les femmes s'entêtent

MENSTRUEL 4,50F No 1

1975 RÉCUPÉRATION MULTINATIONALE DE LA LUTTE DES FEMMES

LOT DE FEMMES EN PROMOTION EXCEPTIONNELLE

L'année où "LA" FEMME CACHE LES FEMMES

OCCASION À SAISIR

1975 * NORMALISATION DES FEMMES

manif du 8 mars 1975

Les hommes savent plus quoi faire pour nous remettre au pas voilà qu'ils nous libèrent il nous manquait plus qu'ça ils causent de nous dans les forums ils nous préparent des p'tites réformes trois pas en avant trois pas en arrière trois pas sur l'côté trois pas d'l'autre côté l'année écoulée

À BAS LA RÉCU-PÉRE-ation de DROITE de GAUCHE QUAND J'ENTENDS "CONSTRUISONS" le mouvement des femmes JE VOIS... ROUGE

NOUS NE VOULONS PAS ÊTRE DES FEMMES MALABARS

DÉCONSTRUISONS L'INSTITUTIONALISATION DE LA LUTTE DES FEMMES

cours petite sœur les avant gardes sont derrière toi

DES femmes * ONU soit qui mal y pense

PAS AUX NUES DANS LA RUE

1975: ANNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME (qui libère l'homme)

1976: ANNÉE INTERNATIONALE DU CHIEN (l'ami le plus fidèle de l'homme)

1977: ANNÉE INTERNATIONALE DU CHEVAL (la plus noble conquête de l'homme)

1978: ANNÉE INTERNATIONALE DU BŒUF (la meilleure nourriture de l'homme)

À BAS LA FAMILLE OU SANS AVEC ÉQUIPEMENTS COLLECTIFS

LESBIENNE-ISE-MÂLE

MENU ONU

1974: FAIM

1975: FEMME

1976: FROMAGE OU DESSERT

MAIS QUAND les femmes S'AIMENT les hommes ne récoltent pas QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT?!

Pourquoi un journal ?

Celles qui font ce journal voudraient se réunir chaque mois autour d'un magnétophone, pour parler ensemble (et avec vous) des sujets qui nous préoccupent. Nous avons déjà envisagé, par exemple, des débats sur la récupération interne et externe au mouvement de libération des femmes, sur le féminisme, ses rapports à la lutte des classes. notre sexualité etc.

Pour le premier numéro, il nous a paru évident qu'il fallait dire (et découvrir) pourquoi nous faisions un menstruel et quel menstruel nous voulions faire.

— La question c'est : qu'est-ce que c'est un journal ? Pourquoi on fait un journal ?

— « Entrer dans l'histoire » ! ! !

— C'est pas entrer dans l'histoire, c'est entrer à la Bibliothèque Nationale. Il faut déposer 5 exemplaires à la BN.

— J'ai eu envie de faire un journal parce que d'autres filles en avaient envie et que je désirais faire quelque chose avec vous.

— Moi, j'adore vendre le journal. C'est très marrant. Alors pour en vendre un, il faut déjà le faire.

— « Les femmes apparaissent dans l'histoire » ! ! !

— Pour toi, un journal fait par nous, ça va faire entrer *les femmes* dans l'histoire !

← En faire un qu'on ait envie de vendre !

— C'est pas seulement pour ça. J'ai du mal à écrire, je voudrais bien écrire. Je me dis toujours : cette fois je vais écrire. Ce journal, c'est pour me pousser, me forcer, me mettre dans une structure qui me force à écrire. La structure en question étant les copines : une strucure informelle de copines.

Et la rotation des tâches ? →

— Avoir envie d'un journal, c'est avoir envie de s'ouvrir vers l'extérieur.

— Pour moi, maintenant, le mouvement réduit à un local ou à des assemblées générales, j'en ai absolument marre. On sait très bien qu'il y a des tas de groupes dans tous les coins, le journal servirait à ce qu'on ait de l'information sur tous ces groupes, à la faire passer auprès des autres femmes — à ce que les femmes sachent où elles en sont et qu'elles peuvent aller plus loin. Et on a eu accès à tout un tas de trucs genre *Temps Modernes, Libération,* et à chaque fois on sait qu'on doit s'y adapter : par exemple dans les *Temps Modernes,* on ne peut pas mettre de dessins. J'ai envie d'écrire des textes, j'ai aussi envie qu'il y ait des dessins et des photos. Il n'y a qu'en faisant un truc à nous qu'on pourra mettre tout ce qu'on a envie.

— Quand j'étais en lutte sur mes lieux de travail, je n'ai jamais pu, justement, m'exprimer dans aucun journal — soi-disant parce que ces luttes étaient « individuelles ». Le journal permettra peut-être à plein de femmes, dans différents coins, qui ne peuvent pas arriver à se faire publier dans *Libé* ou dans d'autres journaux, parce qu'elles n'ont pas une position sociale, le journal permettra peut-être à ces femmes-là de s'exprimer.

— Je pense que ce serait une façon de faire le lien — un lien qu'on trouve difficilement — entre les luttes individuelles et la lutte collective. Le journal serait une photographie collective de quelque chose à un moment donné. On a toujours dit : le mouvement de libération des femmes, il se passe partout ; effectivement, je pense qu'il ne se passe pas seulement entre les quelques femmes que nous sommes. Quand tu es isolée dans un coin, c'est difficile de dire : je fais partie d'un mouvement historique collectif, parce que tu n'as pas de point de référence. Ce serait bien que le journal soit un point de référence de groupes pouvant s'écrire, ou d'individues disant : « Tiens justement, moi je pensais ça. » Faire une espèce d'échange.

— C'est un peu un vœu pieux ; parce que si les filles écrivent... bien sûr elles enverront des articles, pas au premier numéro, mais au troisième et on les passera ; mais on ne passera pas systématiquement tout. Parce qu'il y a tout de même une censure. Si quelqu'une envoie un topo avec lequel on n'est pas d'accord, ça repose ce problème-là.

Ou pratiques ! →

— On pourrait faire une page spéciale sur les femmes qu'on aurait censurées.

— Si on commence à dire qu'on ne passe pas ci ou ça, on s'enferme dans une recherche de ligne politique qui personnellement me gène. Par contre, je ne vois pas pourquoi on ne passerait pas un papier auquel un certain nombre de filles, soit permanentes de l'équipe du journal, soit extérieures, répondraient. Si on commence à éliminer le discours, par exemple de la Ligue du Droit des Femmes parce que jugé trop réformiste par certaines, du groupe Psyk et Po ou des Pétroleuses etc. on s'enferme dans quoi ? On s'enferme dans un non-dialogue finalement. Je pense qu'il faut que les idées de tous les groupes soient discutées à l'intérieur du journal.

— Pourquoi poser des problèmes de principe ? C'est un peu idiot. C'est vers cela que le mouvement s'oriente actuellement : il y a des problèmes de principe, par exemple, est-ce qu'en principe on va accepter quelque chose de débile ou pas.

— On se les pose, mais quand ils se présentent concrètement on est complètement désarmées par eux.

— Qu'est-ce qu'on appelle débile ? ? ?

— N'exagérons pas, on a déjà censuré des textes dits « débiles » !

— On a toujours dit qu'il y avait un certain nombre de filles qui se responsabiliseraient pendant un certain temps sur le journal : par conséquent, il y aura un choix au niveau d'articles et nous l'assumerons comme tel. Effectivement, si on trouve que ça ne présente aucun intérêt on prend la responsabilité de ne pas le passer et on peut expliquer pourquoi, à la limite.

— C'est pourquoi le sujet de la discussion maintenant, ce n'est pas pourquoi on fait le journal, mais quelle sorte de journal on fait. Quand on dit que c'est une ouverture, ça sera une ouverture à condition que le journal ait telle ou telle forme.

— Quand je pense à une ouverture, je pense aussi à un point de rencontre d'initiatives : petites annonces, informations sur les groupes... Ce serait un lieu de diffusion d'une idée ou d'un projet.

— Moi j'ai eu l'idée de continuer les assemblées générales sur des thèmes : dans le journal on pourrait faire l'équivalent, démarrer des thèmes qui se prolongeraient dans des groupes de travail. Cela pourrait provoquer des débats, des réunions, qui seraient retraduits dans le journal.

← Encore un nouveau journal dans lequel tout le monde va pouvoir s'exprimer !

— Sauf les mecs évidemment !

— Déjà heureux si on peut s'exprimer nous-mêmes !

Editions Belfond, en → vente à la Librairie, 7 rue des Prouvaires, 75001 - *PARIS.*

Comme ça on pourrait → aller se rebloquer ailleurs.

← Et aussi parce qu'il y a un problème de place.

— Ce serait aussi la possibilité de faire le point sur nos désaccords, de clarifier nos positions.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas parler aussi de l'écriture ? Une copine à qui je disais que j'écrivais sur mon enfance de garçon manqué, m'a dit qu'elle avait eu aussi ce genre d'enfance et qu'elle aimerait bien la confronter avec la mienne, seulement elle dit ne pas savoir écrire. Un bouquin comme le *Livre de l'Oppression des Femmes* a été fait à partir d'enregistrements. On pourrait essayer de trouver des moyens autres que l'écriture, qui permettraient aux filles qui n'ont pas de facilité pour écrire classiquement, de s'exprimer. Nous-mêmes, on pourrait dire comment on s'est mises à écrire. Je crois qu'il y a beaucoup de femmes qui se font des idées sur l'écriture. Si on parlait de notre façon d'écrire ou de ne pas écrire, ça débloquerait.

— On pourrait parler de ce que le mouvement a débloqué en nous. Moi c'est la bagarre, la possibilité de me battre, de riposter aux oppresseurs.

— L'important aussi, c'est de vivre avec les copines un truc collectif. Parce qu'on ne s'est jamais retrouvées sur un projet continu, c'est la première fois et ça me motive vachement.

— Tu parlais d'écriture, mais il y a aussi certaines expressions (comme les cadavres exquis, les photos-montages...) qui n'ont pas droit de cité dans la culture actuelle, qui ne sont pas valorisées par la Culture avec un grand C. Moi ce qui m'intéresse, c'est que par exemple la poésie serve dans un contexte de lutte. Il est essentiel de cesser de faire une séparation entre l'inconsciente et la lutte consciente. Pour cela il faut, comme dirait l'autre, faire un certain travail tralala.

— Faire un travail, effectivement, cela me semble très important : il faut décloisonner les genres. Je ne suis pas pour l'écriture codée, mais que ce soit systématiquement dans le genre enfantin, puéril etc. Ça c'est un truc qui fait des ravages au mouvement. On s'est codées dans une espèce de type d'écriture, figée à-priori : à propos d'un truc important la réaction massive d'un groupe, ou son inertie, c'est d'avoir recours à l'informel systématiquement...

← Moi je n'ai rien contre la puérilité.

— C'est pour ça que je parlais d'un « travail ». Les structures qu'on s'est données nous permettront d'y réfléchir à longue échéance. Le travail, ça consistera à faire des conneries, puis à se reprendre.

← Structures : une équipe permanente, rotation des tâches = pas de division du travail, pas de hiérarchies, pas de spécialistes !!!

— ...Sous prétexte de faire autre chose qu'un truc sérieux, alors que le sérieux ça ne passe pas forcément par l'ennui, on peut faire un texte sérieux qui ne soit pas repérable comme tel et qui soit complètement décloisonné.

— J'ai aussi envie de faire un travail dans ce journal, mais de le faire en respirant. Actuellement, c'est vraiment mon problème, j'étouffe partout ailleurs dans le mouvement. Il n'y a qu'ici que j'ai l'impression de prendre une bouffée d'air de temps en temps.

Ça donne bonne conscience ! →

— Tout le monde étouffe.

— Mais comme tout le monde ne peut pas être au journal, c'est un problème.

— Tout le monde étouffe soi-même et étouffe les autres.

— Tout le monde n'a pas envie d'écrire, tout le monde n'est pas d'accord sur un journal.

— Pour arriver à décloisonner d'une manière qui ne soit pas « débile » ce qu'il y a de sérieux, d'organisé dans notre crâne, et sortir ce qu'il y a d'imaginaire et d'inconscient etc., il faut qu'il y ait des conditions particulières de vécu au niveau du groupe du journal. Je ne pense pas que ça se fasse facilement. Et ce n'est pas seulement un travail individuel, c'est vraiment des relations entre nous, qui existeront ou n'existeront pas. Il ne faut pas le vivre sur un mode unitaire. Ce sera possible à un certain degré, par petits groupes, si on n'y arrive pas avec l'ensemble.

— Si on reçoit un texte démonstratif a), b), c), fermé, qui est un type d'écriture, comment est-ce qu'on réagira ? Parce que là, c'est pas seulement au niveau des idées que ça se passe.

← Toutes la même chose, au même moment : c'est un fonctionnement qui fait des ravages.

— On pourrait prendre les textes dans la mesure où l'on a quelque chose à en dire. On les publie et on en dit quelque chose.

— Pas systématiquement, mais de toute façon, que l'on puisse le faire, qu'on en discute, que ça représente des choses que les femmes pensent, et pas forcément celles du groupe journal.

— Si j'ai envie de travailler dans ce journal et pas dans d'autres, c'est parce que ce n'est pas un journal financé par un groupe capitaliste, et c'est pas un journal qui va passer de la pub. On va le faire avec du fric emprunté à une caisse commune alimentée par de l'argent qui a été gagné par notre travail collectif dans le mouvement. Je ne travaillerais pas dans un journal petite sœur d'un journal de mecs, ou un journal financé par Hachette, ou par une mécène.

Pourquoi le vécu est-il en contradiction avec l'article de fond ? →

— Moi, je voudrais bien que dans ce journal-là, on tienne compte de mes difficultés d'écriture : que je ne sois pas soumise à un rendement comme dans un quotidien.

Une fille venue voir ce qu'était le journal. →

— C'est pour ça qu'on fait un menstruel. Ça compte, le rythme. Dans un quotidien, même de gauche, les gens ne posent pas le problème de l'expérience personnelle : nous devons faire passer la prise de conscience par notre chemin à nous. On a un contexte particulier, qui s'appelle le mouvement des femmes, qui navigue entre la politisation et notre expérience personnelle — dont on sait les limites.

← Hi ! Hi ! Hi !
— Si tu étais passée par Psyk et Po, tu ne rigolerais pas tant !

— Chez nous, il n'y a pas de structures rigides, il n'y a pas de leader non plus, ça change.

— Il est exclu que l'on ait un statut de journaliste. Notre contact avec les gens extérieurs au journal, ça va pas être d'aller commander des articles ou d'aller interviewer.

← A bas les cancans ! A bas la zizanie !

— Si on doit faire passer des revendications (ce qui n'est pas notre style), et si on ne veut pas tomber dans la polémique vachement facile, et au bout de laquelle il n'y a plus rien (plus de dialogue), il faudrait avoir des contacts avec celles qui les proposent, aller à leurs réunions, entendre ce qu'elles disent, essayer de les comprendre aussi de l'intérieur. Il faudrait éviter de ne prendre que le discours, clac !, et dans le discours, seulement ce qui nous choque, tiré de son contexte, pour le renvoyer dans le journal et dire : « ah, c'est dégueulasse ! » C'est à dire que sans parler de spécialisation, on est quand même entraînées, si on fait un menstruel, à avoir une attitude qu'on n'a pas forcément toujours individuellement, quand on est comme ça à traîner dans le mouvement. Il faudra une relative compréhension des mécanismes qui font que les femmes disent ce qu'elles disent.

← a) Le discours
b) La pratique

— Il y a une sorte de danger à ce qu'on s'engage dans une recherche du non-récupérable... il y a certaines choses qui, historiquement, ne peuvent pas être récupérées, mais est-ce qu'on doit se brancher sur ça ? Ça pose un problème, par exemple, à l'intérieur du journal, parce qu'il va y avoir ce type de recherche de la part de filles qui vont essayer de trouver un savoir, des connaissances, qui ne seront pas récupérés. Or, je ne crois pas que ce soit cela qui soit important à l'intérieur du journal. Il est bien sûr important de mener ce genre de recherches, mais aussi de faire passer une expérience de lutte, une expérience entière de femmes.

— Il faudra savoir échapper à une espèce de centralisme culturel. A Paris, on mène une lutte précise, et moi je n'ai pas le sentiment que ce que je vais dire va valoir pour toute la France. Par contre, je pense que ça vaut pour les villes. C'est un terrain précis. Quand on parle, on a toujours l'impression de parler au nom de tout le monde, de toutes les femmes opprimées, de toutes les femmes en lutte : et je pense qu'il faudrait relativiser. Le pouvoir des médias, le pouvoir de la chose écrite, sont des problèmes qu'il faut qu'on se pose. Nous on a utilisé ça, un journal, ça veut pas dire que c'est ça qui résume la lutte. Il ne faut pas résumer la lutte à un journal.

— Il ne s'agit pas de donner un modèle.

— Dans les petites villes, les mecs n'ont pas les mêmes rapports avec les filles, car ils les connaissent.

— On a beaucoup plus d'expériences pratiques communes avec les filles des grandes villes.

— Faudrait poser le problème de l'expression du régionalisme à l'intérieur du journal, et aussi celui de l'expression du prolétariat, parce que c'est évident que ce qu'on va faire, c'est un journal d'urbaines culturées.

— D'origine prolétarienne pour certaines d'entre nous.

— Ça change pas grand'chose.

— Ben ma vieille, si, quand même !

— On est aussi d'origine provinciale pour la plupart d'entre nous.

— Ça change l'inconsciente.

— Ça change mes relations aux gens.

— Par exemple, moi je suis d'origine prolo. Evidemment, j'ai changé de langage, mais je suis très sensible au fait de voir un groupe de filles depuis deux ans, qui ne l'ouvrent jamais dans les réunions, et qui ont l'air contentes de se regrouper entre elles. Elles parlent de leurs relations avec leur patron, vraiment au niveau du quotidien : « Il m'a dit ça, je lui ai répondu ça. » Tout un truc que je connais bien. Et, réflexe habituel que j'ai, qu'on a toutes, c'est : « ça nous ennuie ». Et puis je me suis dit : en fait, ça m'ennuie pas tellement, j'ai déjà entendu ça quelque part, c'est de mon passé, de ma famille, ils parlaient comme ça, y compris moi, autrefois. Ces copines, à travers notre journal, existeront-elles ?

— Mais ces copines, c'est pas vrai qu'elles n'écrivent pas. Il n'y a pas une écriture, mais des écritures. J'avais le projet de faire parler les femmes que je connaissais sur leur corps : une tentative de prouver que tout le monde écrit. Le seul problème, c'est qu'on garde notre écriture pour écrire à notre maman. Dans le journal, on parlera aussi de ce rapport à l'écriture. Pourquoi faudrait-il que ce soit de telle forme, de telle manière ? Pour moi, les lettres, ça compte, c'est comme l'écriture, c'est un rapport à quelqu'un. Et le journal que les femmes écrivent pour elles, ça existe aussi ! Si les filles écrivent ce genre de choses, elles n'auront même pas l'idée de les montrer.

— Ce qui nous concerne, on arrive à le dire, mais on n'arrive pas toujours à l'écrire, c'est ça qui est difficile.

— Il y aura dans ce journal à la fois des articles de fond et des filles qui parleront d'elles, de leur vécu.

— Y aura-t-il dans ce journal la possibilité de faire des choses radicales ? Il y a une pratique que nous avons commencée, quelques filles et moi, au niveau de la langue écrite. A savoir le refus de certaines règles phallocratiques dans l'écrit. Voir s'il y a possibilité de recherche assez systématique à l'intérieur même de la phrase et de la langue. On le constate déjà sur les participes passés, bon, mais il faut aller plus loin que ça. C'est une recherche qui essaie d'être systématique, mais qui est assez isolée, parce qu'on est trois à faire ça : on a fait un travail spécifiquement sur l'avoir, sur la situation du verbe avoir à l'intérieur de la langue, qui correspondrait à un système capitaliste et possessif de la phallocratie. On a commencé un travail sur : quelle serait la culture des femmes qui serait plutôt une culture de l'être par rapport à celle de l'avoir ? Chez certains Indiens, il y a deux langues, celle des hommes et celle des femmes, et ça c'est un radicalisme. Et pour moi, il y a le problème : chercher la langue en Occitan ou en Français ? Nous on a fait quelques poèmes. Je suis excédée de la forme des textes. Il n'y a rien, ça ne bouge pas, il y a quelques poèmes par-ci par-là, le *Corps Lesbien*, par exemple : en dehors de ça, pour moi le reste c'est de la merde. Au niveau de la forme, je peux lire *Le Monde* ou les écrits du mouvement, c'est la même chose. Si pour moi la forme de la pratique culturelle masculine ne change pas, j'en suis toujours au même point au niveau de l'écrit.

Voilà, nous en sommes là, et il y a des choses qu'on n'a pas dites. Notamment :

1 — Nous ne voulons être l'expression d'aucune tendance constituée et reconnue du mouvement, seulement celle des groupes de femmes qui se sont réunis et se réuniront autour de ce projet.

2 — Nous espérons qu'il existe d'autres journaux féministes en France. Voulez-vous que nous en parlions ? Envoyez-nous des informations.

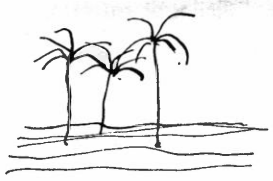
3 — Nous ne voudrions pas arrêter notre travail dans ce journal à la maquette, et laisser, comme d'habitude, le travail manuel et technique aux hommes. Nous essaierons de prendre de plus en plus en charge la fabrication totale du journal, dans la mesure des possibilités financières et autres. Nous n'irons quand même pas jusqu'à acheter une forêt, une usine pour fabriquer la pâte à papier, nous ne fonctionnons pas dans une SARL.

4 — Et surtout écrivez-nous, écrivez-nous, écrivez-nous, parlez-nous des groupes, des articles passés et à venir, envoyez-nous des idées ou appropriez-vous les nôtres, et venez nous voir à l'assemblée générale de critique du journal qui aura lieu le lundi 5 mai, au 7, rue des Prouvaires, Paris 1er.

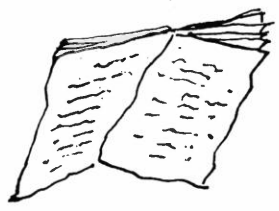
SI ON POUVAIT
ETRE NOIRES ET
BRESILIENNES

DU SOLEIL PLEIN
LES YEUX

LE TEMPS, DE PERDRE
LA MEMOIRE



POUR UN
TEMPS



LES LIVRES BRULES
SUR LES PLAGES

JUSTE LE TEMPS
D'ESSAYER D'AUTRES
REFERENCES . . . .

La FORET est là les FILLES la grande FORET

et la FORET pétrie d'béton
et la FORET pour mettre sa cabane
eux prennes leurs fusils et chasses dans la FORET et tues toute âme sauvage eux mettes leur cabane eux prennes la FORET mettes le bois le fer les planches les barbelés pour construire à un à deux à vingt et un pour construire un fort là au centre de la FORET
eux dresses le fort au cœur
comme ça sûr peuves du regard prendre toutes les clairières toutes les herbes les arbres les lièvres qui coures les chattes sauvages qui grimpes peuves des miradors entendre toutes les oiselles qui niches toutes les sources qui coules sont là avec le fort au centre de la FORET
ah ! que la FORET est grande !
elle s'étale au pied doives surveiller parce qu'les ennemis les petits ennemis qui grouillent les grandes ennemilles peuves s'lever doives s'barricader s'clôturer et surveiller pourtant d'puis l'temps qu'z'ont fait l'coup depuis l'temps qu'z'ont barricadé barbelé et ficelé d'puis l'temps qu'z'ont frappé depuis l'temps qu'ni bête ni plante qu'ni pierre ne leur résiste devrais avoir l'âme tranquille au moins
c'est que les FILLES, c'est que les FILLES
se planques encore dans les armoires dans les baignoires et sous les tables les catherine évelyne et louisiane ont perdu la FORET le FILLES alors se planques encore les FILLES et se planques et résistes et résistes d'abord
. . . . . .
viennes à l'école des hommes les FILLES et apprennes et apprennes pas assez sont pas si bêtes les FILLES sont pas si FOLLES
pourquoi s'casser la tête c'est pas ELLES qui décides d'abord c'est pas ELLES qui choisisses c'est pas ELLES qui proposes c'est pas ELLES qui imposes c'est pas ELLES qui s'installes c'est pas ELLES qui possèdes sont aux lisières par ces temps d'béton z'ont appris à force de péché les FILLES de coups de joug de lessive z'ont appris à faire semblant d'courber l'échine et le sourire et la tête pensante z'ont appris à faire semblant
les FILLES les FILLES
du côté des FEMMES des mésanges des truies des phoques des salamandres ça pond et ça met bas qu'ELLES le saches les FILLES d'la maternité au nichoir d'l'aquarium à la porcherie par grands militaires par grands mathématiciens politiciens généticiens physiciens chimistes théologiens par grands poètes le ventre des FEMMES et les espèces animales végétales et minérales se domestiques
et les FILLES et les FILLES
ne mettront pas d'la salamandre dans la marmite les jours de pluie et rêveront sur les chemins de l'air et rêves sur les chemins des FEMMES n'en peuves plus les FILLES d'regarder les barbus et les gestes lents de leurs soi-disant sages qui tailles aussi la pierre les vois souvent les FILLES qui batisses le fort connaisses aussi les traitresses celles qui de leurs mains de leurs bras de leur tête celles qui collabores aux fausses œuvres du fort le couvres de leurs grimaces et s'allonges à son ombre connaisses aussi les traitresses les FILLES celles qui gesticules dans la lumière des miradors avec leur pauvre corps
NOUS les FILLES NOUS les FILLES
faudra bien qu'nous sortions des cuisines qu'nous sortions des armoires des baignoires faudra bien qu'nous retrouvions la FORET les FILLES faut bien qu'nous retrouvions la FORET
c'est que la grande FORET les FILLES
la grande FORET SAUVAGE . . . . . .

des FILLES homosexuelles à Marseille
Janvier 1975

— Nombreuses nous —
Nos corps allongés

au tapis des voix
atténués des rêves

cette douceur
au vif aigu des peurs
ce calme long de nos plis
s'effilant au cœur
ce ruisseau étroit entre les pierres
dores au rayon
d'un matin pâle
le reflet ensemble d'être

une fille-femme

SOUVENIRS EN SOUFFRANCES pêle-mêle...

Aussi loin que je me souvienne, j'ai eu d'abord les cheveux longs, puis très vite courts comme mes frères, et les mêmes habits qu'eux : pantalons, pull, canadienne, duffle-coat, etc. Les mêmes jeux : jeux de garçons.

Mon père, qui se déclarait volontiers « féministe » voulait cette éducation sans « différence ». Aujourd'hui, je me rends compte que cette « non-différence » m'alignait sur un univers dit « masculin », tandis que mes frères, eux, n'avaient pas d'alignement à faire sur l'univers dit « féminin » pourtant présent en la personne de ma mère, notre servante, et celle de mon père « féministe ». Elle était comme toutes les femmes, tenue d'être une épouse fidèle et dévouée et bonne mère de famille. Elle avait bien une fille, mais qui ne l'aidait ni à faire les lits, ou la vaisselle, ni à mettre la table, etc. : elle avait tout cela à se coltiner toute seule, puisque le « féminisme » de mon père l'avait privé de cette fille qui, dans les autres familles, commence son apprentissage d'esclave en aidant sa mère, sans transformer cette perte d'aide par une participation entière de tous, garçons et filles, qui aurait supprimé l'exploitation. La « différence » oppressive persistait donc bien, et c'est en exploitant ma mère comme les garçons et le père que j'avais un statut d'exception.

Je ne connus rien des poupées (sauf une, offerte en cadeau par une tante qui avait en tête de me « féminiser » chaque fois qu'elle nous rendait visite. Je la reçus comme un chien dans un jeu de quilles, comme une incongruité, et après avoir

passé quelques minutes dans mes bras embarrassés, elle alla finir ses jours dans le recoin obscur d'un grenier) mais je connus tout des meccanos, trains électriques, arc, fusil, révolver à amorces, flêchettes, pétards, ballons de foot, volley, rugby, base-ball, basket, water-polo, etc. Tant et si bien, que mon sexe, dont je pouvais bien me rendre compte en prenant des bains avec mes frères qu'il était « différent », n'avait cependant aucune influence sur mon identité psychique de garçon. J'étais tellement persuadée d'être comme mes frères que lorsque je découvris la masturbation je leur fis part de ma découverte et de ma méthode sans penser un seul instant que leur sexe était différent. Mes frangins ne se frappèrent pas davantage.

LES CONFLITS AVEC LE MONDE EXTERIEUR A LA FAMILLE

Je crois que s'il y en avait, je ne m'en rendais guère compte : outre que la famille, qui était ce qui faisait le plus de poids pour moi, devait sacrément les aplanir ces conflits ; j'avais une maîtresse d'école complice qui m'aimait. Je crois aussi que les petites et petits camarades se foutaient pas mal du « canard bizarre » que je devais bien être pour quelques-uns d'entre eux, ils rigolaient bien avec moi, et pour d'autres parce que l'illusion était complète. Si complète, qu'une racine-pipe plantée dans la bouche je faisais toujours « le papa » dans les jeux du « papa et de la maman », quand je jouais avec les filles au lieu de me bagarrer avec les garçons pendant les récrés. Je tenais les garçons en respect car j'étais musclée, habile, souple et les dents serrés sur une volonté de vaincre qui me réussissait si bien, que je ne me souviens pas d'une seule défaite : je fus vite sacrée « chef(fe) de bande ». Redoutable bande avec mes frères, uni(e)s que nous étions comme les doigts de la main !

MAIS UN JOUR

Mais un jour, un garçon s'en alla de cette école mixte pour entrer dans une école rien que de garçons et les ennuis dont j'ai encore souvenir aujourd'hui, commencèrent pour moi. J'étais avec un de mes frères, et je ne sais plus pourquoi, rencontrant ce garçon, mon frère se retrouva aux prises avec lui dans un combat dit « singulier », et le derrouilla copieusement. Cela devait me retomber sur le nez quelques jours plus tard lorsque le retrouvant à nouveau, et cette fois seule, alors qu'il était accompagné de tas d'autres petits mecs, il me gifla. Et avec ses copains, ils se mirent à me traiter de « quille » (injure réservée aux filles, ces choses faibles qu'on tombe comme des quilles). Cela me mortifia terriblement et par la suite je recherchai ce garçon pour essayer de le coincer seul. Je le pistai jusque chez lui, m'embusquai à la sortie de sa maison, mais en vain : il n'était jamais seul, ou il me glissait entre les doigts en s'enfuyant à toutes jambes. Et chaque fois qu'il me rencontrait bien encadré par ses copains, il recommençait avec ce mot « quille » qui me mordait l'âme. Ils avaient trouvé... enfin ces petits hommes avaient trouvé mon « talon d'Achille » !

PLUS TARD, AILLEURS.

J'ai 15 ans environ, je joue encore avec mes frangins et leurs-mecs copains au foot-ball, la plupart d'entre eux ignorent ma qualité de « fille » (je devrais dire mon « défaut de fille ») et ceux qui savent sont des proches, et comme je joue bien, que mes frères me protègent, et que je suis dans leur camp, tout va très bien. Tout va très bien jusqu'à ce qui sera mon « dernier match ». Je joue pour la première fois sur un terrain de « professionnels » avec de la belle herbe tondue régulièrement. Soudain, des grands se pointent, m'entourent, ils sont trois gaillards : un de 18 ans avec deux autres nettement plus âgés. Celui de 18 ans me demande si c'est vrai que je suis une « gonzesse ». Je pâlis et ne réponds rien, le cœur battant comme une bête traquée. Alors il devient de plus en plus grossier, obscène : il demande à voir mes seins en admettant que je ne sois pas « plate comme une planche à repasser », m'invite à le suivre dans les chiottes où il pourrait me faire des choses (rires bêtes) etc., et pour corser la provocation humiliante il n'arrête pas de glavioter à quelques centimètres de mes pieds. Dans ma tête tourne la décision de le frapper sur l'œil ; sur l'œil parce que je calcule froidement que certes avec la taille qu'il a, il va me ratiboiser, mais que je lui laisserai au moins la marque d'un œil au beurre noir qui ne passera pas inaperçu. Les copains, mes frères sont figés et marinent dans la lâcheté. Ils m'abandonnent parce que je suis une fille dont la « singularité » est de moins en moins admise dans leur monde de plus en plus fermé « entre vrais hommes » qui exige ma mise à l'index : pas de « faux » parmi les « vrais » hommes !

Quand je détends mon poing, le garçon, à mon grand étonnement, tombe par terre (dans les « pâquerettes » raconteront à ma mère les mères de mes copains). Les copains du mec de 18 ans se mirent à rire de lui, il se releva tout rouge en me menaçant de tas de foudres auxquelles je n'avais la « chance » d'échapper que parce que : « tu as de la veine d'être une fille ». Quelle « veine » en effet ! Une veine dont il n'aurait pas voulu, pour lui, ni pour aucun de ses pareils, de la « veine » à en pleurer d'impuissance, de condamnation à perpète. Cette fois, c'en était bien fini d'un certain bonheur parmi les frères, les copains ; ma peau de « garçon manqué » qui deviendrait celle aussi d'une « fille manquée » faisait partout de moi une paria.

A suivre.

(Restera-t-elle une paria ?... Nous le saurons le mois prochain.)

Athalie faisait des rêves prophétiques. Idi Amin Dada en fait aussi ; l'activité onirique d'Amin Dada est la pierre angulaire de son gouvernement. Le procédé présente au moins cet avantage pour le contribuable ougandais de limiter les dépenses en frais d'instituts de sondages, enquêtes prospectives et commissions de réflexion qui, dans nos contrées civilisées, valident les institutions de nos sagaces gouvernants. L'Ouganda est un pays de rêve ; on y massacre sec, mais la violence sans fioriture phraséologique est une donnée du rêve.

Dans nos contrées civilisées, puisque technologiquement développées, on ne justifie pas une politique par des révélations oniriques. Ça ferait obscurantiste. On évoque des contraintes conjoncturelles, et pour rendre cette notion accessible au bon peuple, on diffuse par voie de presse des tableaux de chiffres, illustrés de courbes et de fûts de colonnes hachurés et pointillés. Ce n'est vraiment qu'en

LE FEMINISME : entrée de service ou sortie de secours ?

dernier recours, quand les courbes s'emmêlent et que les pointillés s'effritent sur les graphiques, qu'on invoque l'intuition et l'intime conviction. Question de respect humain. Dans nos contrées civilisées, on ne peut pas exiger de nos gouvernants qu'ils reconnaissent avoir rêvé les contraintes conjoncturelles ; ils ont leur pudeur, ils ne veulent pas décevoir la confiance qu'ils ont extorquée au bon peuple au moyen de courbes et de graphiques. C'est une convention tacite : élus grâce aux graphiques, nos gouvernements sont tenus de gouverner par graphiques interposés. On ne les paie pas pour rêver, ce qui est à la portée de tout le monde.

Il y a beaucoup de gens (hommes et femmes) en ce moment qui suent sang et eau pour essayer de définir SCIENTIFIQUEMENT le statut actuel des femmes dans nos contrées civilisées, pour recenser les disparités de salaire en fonction des sexes, les proportions bizarres d'hommes et de femmes dans les emplois valorisés, décompter les milliards d'heures de travail « invisible », proposer des « aménagements », des « réductions d'inégalité », des « assouplissements », voire des « adoucissements » de lois spécifiquement répressives à l'encontre des femmes. L'effet le plus visible de cette activité fébrile est l'afflux aux devantures des librairies d'ouvrages, non pas de dames, mais sur les femmes.

Moi, je regarde ça d'un œil torve, et je me demande qui a rêvé pour mettre en branle un pareil remue-ménage.

Dans nos contrées civilisées, puisque technologiquement développées, il semble bien que quelqu'un ait rêvé de promouvoir la Femme. Bien des femmes applaudissent au projet de promotion de la Femme, et s'efforcent donc de ressembler à la Femme Promouvable. A celles qui souhaitent être promues, je conseille d'indiquer dans leur curriculum que, bien que ayant conçu dans la légalité au moins deux enfants non-délinquants qui se destinent à l'ENA ou à Sciences Po, elles ont pu acquérir quelque qualification une fois la vaisselle rangée, et qu'elles ont même assisté à des réunions du MLF (si, si, il faut le dire, en précisant simplement qu'on désapprouve le principe de non-mixité). Le label MLF monte en flèche à la bourse de la récupération. Il faut y être passée pour pouvoir donner des gages de sensibilité aux problèmes de l'heure. D'ailleurs, 1975 est l'année de la Femme, c'est écrit dans tous les journaux, *L'Humanité* y comprise. Bardées de compétences et d'enfants non délinquants, et se réclamant du titre de rescapées du MLF (...il faut y être passée, mais en être vite sortie, la non-mixité, vous savez...), ces femmes peuvent légitimement

postuler des emplois d'avenir, au moins pour l'horizon 75.

Ces propositions louches lancées à la cantonnade par le système, à l'adresse de celles que l'intégration démange, ont bien évidemment déclenché des mouvements sismiques au sein du MLF. Maintenant, les fissures apparaissent. Le clivage qu'on a longtemps colmaté pour ne pas trop se fragiliser dans un monde de toute façon hostile, ce clivage ne peut être nié. Le système a réussi à phagociter tout un pan de MLF qui fonctionne désormais en secte mysticoïde autour d'une Vérité incarnée. Cette Vérité à pattes qui souffre et se bat (heureusement pas pour des prunes, parce que ça lui a permis d'améliorer sensiblement son train de vie) pour la Cause *des femmes*, excelle à manier, sinon manipuler, le transfert psychanalytique. Cet outil, emprunté à la panoplie désormais classique des systèmes d'emprise, donne des résultats tout à fait satisfaisants sur les adeptes de la secte : les femmes aussi se forgent des idoles.

Dépendance et soumission étant deux vertus cardinales requises par le système, comment s'étonner de voir ces femmes se bousculer à l'entrée de service, et ajuster leur démarche sociale, à quelques variantes près, aux normes dominantes ?

Dans la bousculade, on reconnait aussi les femmes de la Ligue, pendues aux basques de toutes sortes de ministres pour faire abroger, réviser, aménager, adapter toutes sortes de lois, et poussant des gémissements affreux à propos de l'ostracisme qui frappe les femmes dans certaines professions. Ça me rappelle tout à fait un tract du Women's Lib qui réclamait une proportion égale d'hommes et de femmes dans tous les emplois, y compris chez les flics et les pompiers. Enviable promotion. Et pendant ce temps, Françoise Giroud, péremptoire, égrenne ses pensées de gaufrettes sur la condition féminine qui commencent en général par : « Je ne suis pas féministe parce que j'aime les hommes ». Supposons-la comblée de siéger à côté de Bigeard qui incarne avantageusement la quintessence des valeurs viriles, et souhaitons-lui bien du plaisir.

Alors, si c'est ça qui nous attend, merci bien et très peu pour moi.

Après six ans de MLF, beaucoup de femmes qui ont milité jusqu'à plus soif, constatent que les hommes sont toujours aussi « sûrs d'eux-mêmes et dominateurs », en bref chiants. Rien n'a changé, sinon la campagne spectaculaire de récupération orchestrée par l'ONU, et une génération spontanée d'« hommes féministes » (c'est eux qui s'intitulent comme ça), espèce tératologique en voie de prolifération, dont il est prudent d'attendre bien des calamités. Pour l'instant, les plus représentatifs d'entre eux se contentent de faire des carrières lucratives dans le féminisme, et de nous distiller moult copieux conseils sur ce que nous avons à faire. Six ans de MLF, ça pompe. On n'a plus le courage de tout redépiauter depuis le début pour les petites nouvelles qui débarquent sans arrêt, tout redécortiquer pas à pas repartir à — zéro, il faudrait avoir la fibre militante inusable, ou au moins apercevoir un changement des rapports entre les gens dans pas trop longtemps. Ce n'est pas le cas. Alors ces femmes vivent entre elles, autrement. Peu disposées à consentir aux normes de reproduction, que ce soit de comportements ou de « matériel humain » (comme dit le Shah d' Iran dans son langage impérial), elles ont entamé une sécession sans billet de retour.

L'autre nuit, j'ai rêvé que j'étais près d'une porte entr'ouverte, et il fallait que je décide de passer ou de ne pas passer. C'était urgent, et pourtant je n'arrivais pas à me décider, parce que je ne savais pas si c'était l'entrée de service ou la sortie de secours. Je restais là, plantée, c'était très désagréable, à tel point que ça m'a réveillée. A la réflexion, je ne vois pas trop pourquoi je me suis fait ce cauchemar idiot : pour ce qui est de l'entrée de service, pour moi c'est réglé, c'est non. Pour la sortie de secours, je me demande bien d'où il est urgent que je sorte, parce qu'en fait comme quand je rentrais de l'école et qu'il n'y avait personne, je n'avais pas de clef, je ne sais pas pourquoi, tous les autres avaient une clef, et je n'avais pas le droit d'aller « traîner dans la rue ». Alors j'attendais sur le palier avec mon cartable, assise les pieds dans le vide de la cage d'escalier et la tête contre les barreaux frais, j'entendais les bruits de l'immeuble, des portes qui claquaient, des gens qui marchaient dans leur appartement, je me faisais des écritures sur les genoux, le temps passait, c'était plutôt agréable, j'avais la paix.

pantelant, et qui s'accroche de tout son poids de simili-suicides, d'actes manqués inextricables, au nom de « Toi tu sais, toi tu peux, toi tu voudras bien », de la pure projection, mais qu'il n'est pas question de discuter. Alors bon. Quand ça va mieux, ils se décrochent : les mecs pour récupérer, pour me récupérer, dans un rôle sans surprise, qui se croient obligés de me draguer, les filles qui me donnent des conseils de maquillage, solidarité féminine ! Tout est rentré dans l'ordre... jusqu'au prochain

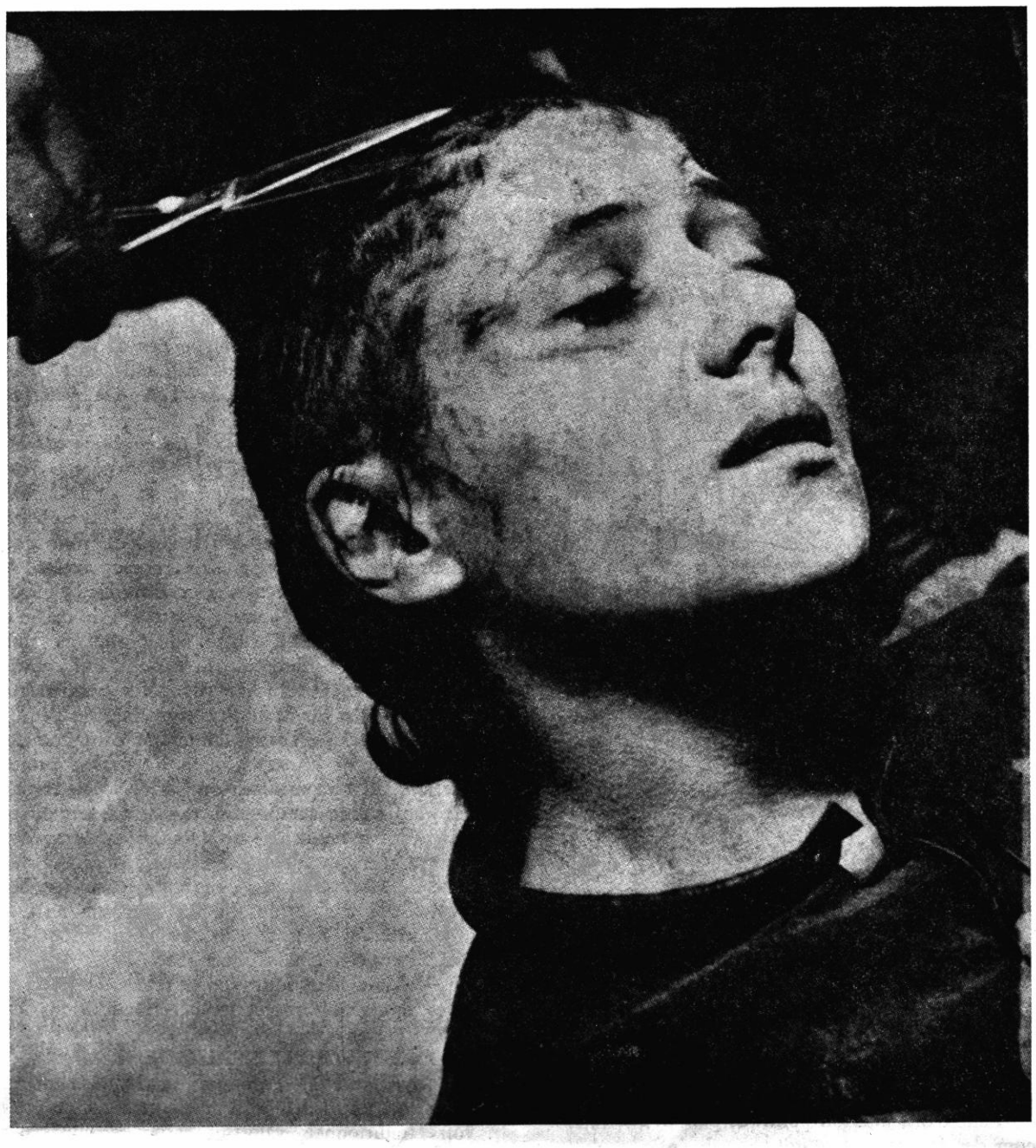
Depuis, mes congénères ne m'ont pas tellement donné envie de partager leur mode de relation. Je ne vois que rapports de domination unilatérale, ou de vampirisme mutuel (une pratique que je trouve tout à fait dégoûtante). Alors quoi faire ? Voter le Programme Commun qui est bien pour les femmes parce qu'il est « séduisant » (cf : l'Humanité) ? Se droguer à l'écologie, au hasch, au mysticisme, à la psychanalyse ? Servir le Peuple ? Déposer sa candidature à une commission d'expertes, ou vendre de la dynamique de groupe (ça, au moins, ça paye bien) ? Subvertir les petits enfants ? Faire des enfants mutants sous cloche révolutionnaire aseptisée, des enfants expérimentaux fragiles comme de l'élevage de laboratoire, et de quel droit ?

Sans compter qu'il y en a toujours un ou une dans les parages qui est en train de rater une marche, qui vous tombe dessus tout d'un coup, en position foetale, en catastrophe, livré, étage.

En fait, j'ai hâte d'être vieille. J'ai connu une vieille dame fantastique, une vraie révolutionnaire terrifiante, qui avait pourtant mené une vie très convenable, tout à fait dans les normes : un mari, des enfants, la retraite ; et puis ça l'a prise sur ses 72 ans : la contestation radicale, l'œil archi-critique, plus rien à perdre ni à espérer, mais en contrepartie une lucidité sans quartiers, une fureur homérique entre deux tisanes. C'était une vieille dame enragée, le scandale des siens, j'ai eu un vrai coup de foudre, mais maintenant elle est morte. On a tort de parquer les vieux dans des dépotoirs, il y en a avec qui on pourrait faire alliance. Ceux qui n'ont pas encore à perdre pourraient rejoindre ceux qui n'ont plus rien à perdre. Alors, on verrait, on verrait bien !

CADAVRE EXQUIS
SUR UNE EXCLUSION

J'ai fait les pieds au mur après ma mise en quarantaine, j'avais abimé un petit garçon
qui me ressemblait comme si j'avais été sa sœur de lait, de beurre et fromage et des bons poulets de Coulommiers
s'agit-il du fromage ou d'un pays, je suis perplexe
moi aussi, mais ta perplexité me rend sinistrement morose. Quand donc poserons-nous sur la table nos mécanismes stupides
et grincheuses par la volonté d'être bien ensemble.
y en a qui font des théories sur les ensembles sans les vivre grand ordinateur de mes fesses !
j'en oublie l'exclusion
ah que je n'aime pas entendre dire ce mot, pourquoi ne pas appeler ça de la
sororité c'est se foutre les doigts dans le nez jusqu'au
bout, mais au bout de quoi, là est la question.
F-Hamelettes
que tu aurais pu rencontrer cette nuit si tu étais sortie avec nous au lieu de
pratiquer des exclusions - politiques certes - mais abusives
mais ô combien démagogues
taisez-vous braillards : on veut rêver.



AU FIL DU RASOIR

« Au milieu des cris et des insultes proférés par une trentaine d'individus — certains armés — quatre ou cinq jeunes femmes en pleurs, dépoitraillées, se débattant en vain ; subissaient une tonte radicale de la tête ! Ciseaux et tondeuses tournoyaient dangereusement, cheveux blonds et noirs jonchaient les pupitres d'écoliers cependant que d'autres femmes perchées sur le bureau du maître applaudissaient à tout rompre ! Des croix gammées noires et rouges peintes sur les crânes rasés achevèrent de désemparer complètement ces filles — sauf une qui riait... inconscience ou folie ? » (Témoignage André le Gouic de Paris, extrait du Journal de la France n°179)

Il n'est un secret pour personne que des scènes similaires se multiplièrent comme par enchantement un peu partout en France dans les quinze jours qui suivirent la Libération. Règlement de comptes, bavure regrettable, punition méritée ?... Il ne s'agit pas pour nous de nous rallier à telle ou telle justification de gauche ou de droite, ni d'ailleurs de nous cantonner dans un apolitisme sociologique. Ces femmes furent marquées comme des bêtes. Traîtres, elles furent l'espace vivant, le lieu d'inscription de la nouvelle loi. Quel accouplement monstrueux entre femme et territoire, entre femme et patrie se joua sur le dos de ces malheureuses ?

Relisons le discours que prononça Pétain le 11 Mai 1941 lors de la fête de Jeanne d'Arc, la vierge patriote : « Français, portons aujourd'hui nos yeux sur la Sainte de la Patrie dont la fête est celle de la Nation tout entière.

Paysanne de nos marches de l'Est, fidèle à son sol, fidèle à son Prince, fidèle à son Dieu, Jeanne a de son étendard tracé le plus lumineux sillon de notre Histoire... Martyre de l'Unité nationale, Jeanne d'Arc, patronne de nos villages et de nos villes, est le symbole de la France.

Aimons-la, vénérons-la, présentons lui les armes de notre fidélité et de notre espoir. » (*Le Figaro* : 11 mai 1941)

Dans un article consacré aux femmes extrait de *L'Espoir*, un journal toulousain de la Libération, on peut lire : « Sur les places, dans les jardins, les jeunes filles sont partout. Les cheveux fleuris de rubans tricolores, elles vont d'un pas décidé vers les manifestations patriotiques ou les œuvres sociales qui les appellent. ...Des infirmières passent, l'air sérieux, le regard tendu... Maintenant d'autres s'avancent, lentes, les yeux baissés. Leurs vêtements de deuil forment une longue traînée sombre dans les rues qui montent vers le cimetière... visage émouvant de ces femmes !... Respectueusement massées sur le trottoir, d'autres les regardent défiler. Quelques unes pensent, le cœur en détresse, à un cher absent qui peut-être ne reviendra pas, qui peut-être n'aura même pas son tombeau dans la terre natale... Visages anxieux des mères qui ont vu partir leur fils au combat !... Les toulousaines groupées aux pas des portes regardent filer les autos au fanion tricolore qui sillonnent allégrement nos rues les plus lointaines. La victoire passe, visible, ardente, animée d'une activité inlassable, et les femmes d'un seul élan prennent leur part dans l'effort de la résistance... Elles savent que la guerre continue à nos portes, qu'il faudra encore supporter avec un tranquille courage les tracas multiples du ravitaillement, l'angoisse du silence... l'obsession du danger permanent à cause de ceux qui luttent près d'elles. Elles savent surtout qu'il faut travailler pour reconstruire notre Patrie... Nous pouvons avoir confiance en elles. » (*Espoir*, 27 août 1944)

Jeune fille pure, bonne Française, épouse fidèle, pleureuse : ces visages-là de la femme sont le patrimoine commun des collaborateurs et des résistants. Ils traversent en diagonale l'histoire politique du pays. Et les femmes tondues, parquées dans leurs chars, sont l'envers grimaçant de ces stéréotypes : les hors-la-loi, justiciables d'aucune indulgence mais de la peine infamante du pilori. Entassées pêle-mêle, dénonciatrices, maîtresses de soldats allemands, prostituées, serveuses dans les soldatenheim (restaurants réquisitionnés par la Wehrmacht) subissent le même châtiment public. Car dans ces jours de liesse, la répression sort de l'ombre. La guillotine invisible cède le pas, et le corps est reconnu comme la surface la plus apte à rendre lisible la loi. Le crâne étoilé de noir, affublées des preuves de leur infâmie (on les exhibait le plus souvent avec des pancartes et des photos accusatrices), ces femmes véhiculaient passivement la loi du vainqueur. Crier à l'injustice, dire que les vraies collaboratrices étaient parties depuis longtemps, c'est tout simplement manquer la portée de ces manifestations. Dans ces temps d'incertitude où la structure étatique se dissolvait dans ses appareils les plus fondamentaux, la permanence de la loi ne pouvait s'affirmer qu'à même le corps. Corps mis à nu, indifférenciés, dépouillés de ce qui pouvait faire leur singularité, corps asexués, corps lisses et blafards, simples supports de la nouvelle loi ! Je ne m'interrogerai pas sur l'origine du châtiment. Tradition Franque, ou retour d'un refoulé judéo-chrétien, peu importe. L'essentiel était d'inscrire, de marquer, d'affirmer l'exaltation des valeurs guerrières mâles sur le dos des femmes, dans le mépris des femmes.

LES TENDANCES CONTRE LE MOUVEMENT

Ce texte a été écrit en juillet 74; il est paru dans Libération *amputé (censuré) de sa partie sur l'A.G. du « MLF ». Depuis ce temps les média préfèrent aux femmes du « M.L.F. » toutes les couleuvres des femmes malabars de l'Année multinationale de « LA » Femme.*

Les média, autant par leur manque de rigueur pour s'informer, que par intérêt et idéologie, vendent du « MLF » ; c'est-à-dire une image traditionnelle d'organisation politique parlant sur et au nom des femmes.

En vendant du « MLF », on opère une réduction de la diversité des groupes, tendances, formes de lutte, de leur autonomie et de leur décentralisation au sein du Mouvement de Libération des Femmes.

Ainsi le « MLF »-image devient la meilleure manière de faire taire les femmes en lutte non-étiquetées. Autrement dit, le traditionnel : « quand on n'est pas la femme de Dupont ou Durand, on n'est rien » est devenu, dans le champ de la Libération des Femmes : « quand on n'est pas la, (ou les) femmes du « MLF », on n'est rien ».

AUTRE TRANSFORMATION REDUCTRICE

Depuis peu les média, ne pouvant plus ignorer le phénomène des « tendances » au sein du Mouvement, en font état ; mais elles mentionnent les « tendances » *uniquement,* au détriment des groupes qui se dénomment à partir de projets, de formes de luttes, de thèmes de réflexion, etc. Bref, au détriment de tous les groupes qui se tiennent délibérément à l'écart des étiquettes aliénantes (fussent-elles « politiques »), du système des « tendances » justement.

Si ces « tendances » sont nommées par les média, au détriment du reste, c'est parce que le système des « tendances » est conforme à l'idée d'« organisation ». Simplement l'image d'un « MLF »-organisation-homogène s'est déplacée vers l'image d'un « MLF » divisé en plusieurs sous-organisations dénommées « tendances »-ci, « tendances »-ça, etc. L'une et l'autre images tendent à nous réduire à des modèles connus de fonctionnement, des modèles masculins (partis et groupusculs de gauche) aliénants pour nous *toutes* (pour tout le monde, aussi bien).

LE SYSTEME DES « TENDANCES » ET LEUR RECONNAISSANCE AU DETRIMENT DES AUTRES FONCTIONNEMENTS ENTERINENT :

— L'oppression des minorités et des minoritaires ;
— Le fait qu'il faut avoir des pouvoirs reconnus (des privilèges) pour que nous soient octroyés une existence, un droit à la parole, etc.
— Le partage des territoires et des clientèles entre « tendances », et par voie de conséquence des pratiques de prise de pouvoir, d'hégémonie, de plus en plus flagrantes des dites « tendances ».

LES MAUVAISES TENDANCES DES « TENDANCES »

Ce système entérine surtout, et c'est le plus grave, la « spécialisation » croissante de chaque groupe, et sa cristallisation autour de positions extrêmes qui n'ont de sens que les unes par rapport aux autres (l'activité vers l'extérieur ou le travail sur soi, le rejet du système ou son utilisation-détournement, la revendication d'égalité ou celle d'altérité, la lutte légale ou extra-légale, le lien avec les autres luttes révolutionnaires, etc.). Ces options deviennent chacune la spécialité, voire le monopole d'un groupe, de plus en plus crispé sur son « territoire » propre. Le cloisonnement aidant, et l'absence de circulation des femmes entre groupes, font que certaines se retrouvent ainsi préposées *exclusivement* aux actions spectaculaires, d'autres à l'introspection collective, d'autres au « travail de masse » traditionnel, d'autres encore au réformisme pur et simple. Ces différentes orientations, qui constituent les lignes de force, les pôles permanents et *inséparables* du Mouvement, au lieu de s'équilibrer les unes les autres, d'interagir constamment à l'intérieur de *chaque* groupe, *de chaque* projet d'action, de *chaque* individue, sont localisés sur quelques « tendances ». A partir de là, le mouvement (des femmes, des orientations de lutte, des pratiques et des idées) est remplacé par un système de *blocs* étanches, cloisonnés, parfois ennemis, en tous cas de plus en plus ignorants les uns des autres, et dont chacun revendique pour lui seul la position ou la ligne juste.

Dès lors, toutes les luttes (et les prises) de pouvoir — et de sigle — toutes les hégémonies, tous les impérialismes deviennent possibles.

POUVOIRS ET PRISE DE SIGLE

Les « tendances » reconnues du Mouvement et citées par les médias le sont en fonction de pouvoirs traditionnels valorisés et/ou reconnus par la société patriarcale-capitaliste : pouvoir du spectacle, de la dérision, de l'écriture, pouvoir que donne l'argent, et/ou pouvoir de thé(r)orisation des livres saints (marxistes, psychanalytiques), pouvoir du légalisme, du soutien des hommes, pouvoir du marxisme en tant qu'idée traditionnelle du « politique » et de la « lutte des classes ».

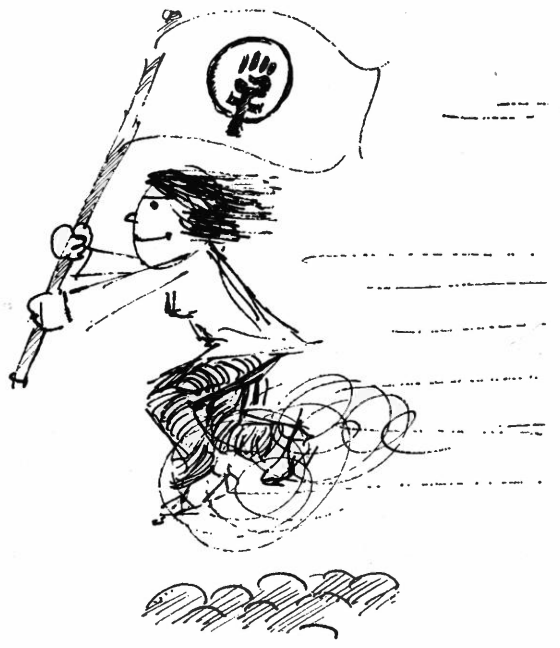
Ces réductions successives du Mouvement, d'organisation homogène (premier temps), en « tendances » (deuxième temps) par les médias, c'est alarmant, mais ce n'est pas encore le pire.

Le pire, c'est quand certaines « tendances » du Mouvement se font elles-mêmes complices, pour leur bénéfice, de l'utilisation patronymique, restrictive, centralisatrice, abusive, totalitaire et aliénante du sigle « M.L.F. ».

Il y eut : « Le pouvoir est au bout du Phallus », il y a maintenant, consciemment ou non, dans la pratique de certaines « tendances » : « LE POUVOIR EST AU BOUT DU M.L.F. » !

DEVRONS-NOUS DIRE : « M.L.F.-PHALLUS MEME COMBAT » ?

L'abus du sigle « M.L.F. » est manifeste, entre autres (et on le signale en priorité car malgré une critique parue dans *Libération* rien n'a changé depuis) dans le communiqué annonçant une Assemblée Générale de *toutes* les tendances du M.L.F., les premiers mercredis du mois, rue Guy de la Brosse. La prétention à être la seule A.G. *plus* « M.L.F. » que d'autres, qui fut par les auteurs revendiquée, est inadmissible.



C'est un abus de pouvoir, l'organisation d'une contrainte (à s'y rendre), une monopolisation, un centralisme et de la démagogie publicitaire.

Aucune A.G., en outre, ne peut représenter (ou prétendre représenter) tous les groupes, ou même *toutes* les tendances du Mouvement. Aucun groupe ou tendance (ni même plusieurs d'entre eux) ne peut avoir le monopole de l'Assemblée générale et/ou du sigle « M.L.F. ». Il n'y a pas de « plus » ou de « moins » M.L.F., selon qu'il s'agisse d'une A.G. de diverses tendances officiellement reconnues du Mouvement, ou d'une A.G. sur un thème, ou un projet précis. Ces hiérarchies, outre qu'elles sont absurdes, s'opposent au principe de l'autonomie et de la décentralisation. A quand l'utilisation du sigle à mains levées et par votes, qui la bouclerait aux minorités ? Ne souriez pas d'un M.L.F. en arrivant à ce point de dégradation, c'est la logique contenue dans une utilisation du sigle discernant des « plus » et des « moins » en fonction de la règle des deux unités : du lieu, du temps dont un seul groupe a décidé.

Quand un groupe s'autorise ces pratiques, il en entraîne d'autres à se lancer dans cette course au

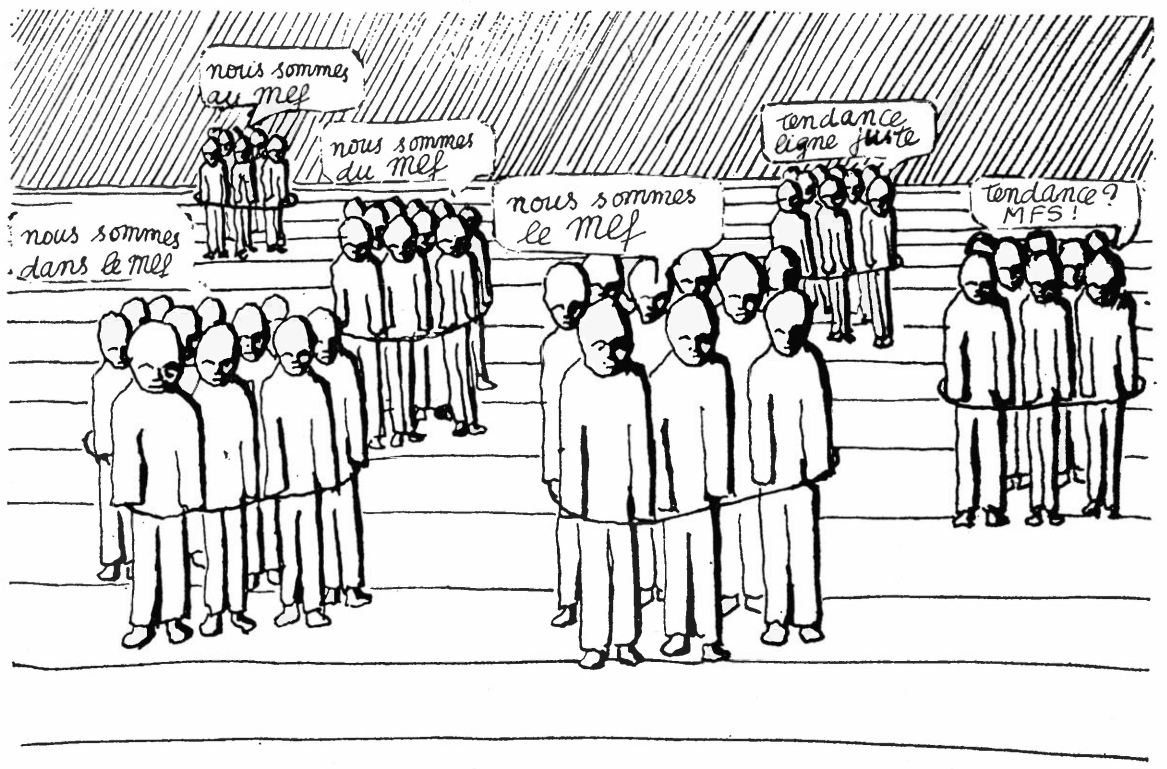
monopole du sigle, à la prise de pouvoir ; il favorise toutes les pratiques de partage des territoires politiques, les manipulations, l'exploitation du travail militant sur des projets auxquels on a refusé de collaborer, ou même que l'on a sabotés. Il entraîne la réduction réelle du Mouvement (qui n'est pas uniquement organisé en « tendances » hostiles ou non entre elles) à l'image du « MLF appauvri », vu et vendu par les médias.

EN GUISE DE CONCLUSION PROVISOIRE

Ce texte, outre qu'il souligne certains dangers de l'utilisation du sigle, et des images aliénantes, réductrices de la réalité du Mouvement, amorce par ailleurs une critique du système des « tendances », qui nous semblent prises dans le modèle ancien de l'ORGANISATION, dont pour notre part nous souhaitons le dépassement. Il nous semblerait important d'en développer l'analyse par rapport à chaque tendance reconnue dans le Mouvement, à des fins de débordement des étiquettes, spécialisations, cloisonnements, par le renforcement des rassemblements, des formes de lutte à partir de projets qui ne prendraient de signification politique qu'au fur et à mesure, *dans* et *par* leur type de fonctionnement.

FEMMES EN « MOUVEMENT » OU FEMMES CLOISONNEES EN « TENDANCES DU MLF »

POUR NOTRE PART NOUS CHOISISSONS D'ETRE DES FEMMES EN MOUVEMENT, DES FEMMES QUI... DE-BLOCS.



dessin détourné du Torchon Brûle n°2

TOUTES TROIS ET NOUS AVEC...

Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé avec le livre écrit par Lisa, Liu et Gro qui s'appelle *Toutes Trois* (Editions du Seuil).

Je l'avais emporté dans mes bagages pour le lire pendant les vacances de mardi-gras. Quand j'ai voulu le commencer, impossible de mettre la main dessus. C'est alors que j'ai aperçu Catherine, allongée sur un lit, plongée dans la lecture de *Toutes Trois*. Je n'ai pas voulu faire valoir mes droits de propriétaire et j'ai pris mon mal en patience. Eliane, pendant ce temps, rôdait autour de Catherine, lui demandant : « C'est bien ce bouquin ? » — « Ouais », répondait Catherine « ya pas de théorie, mais c'est chouette » (quelle polarisée cette Catherine !). Je me disais ça y est, je vais me faire avoir, Eliane va me souffler le bouquin, il faut que je surveille attentivement le moment où Catherine l'aura terminé.

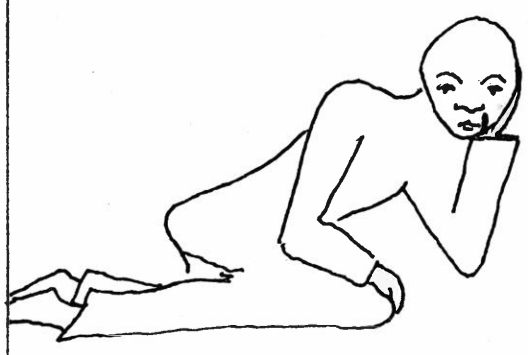
Une minute d'inattention, et clac ! C'est Eliane qu'il me faut maintenant contempler, vautrée sur un lit, le livre sous les yeux. Bref, il a fallu que je sois de retour à Paris pour enfin le lire (en me planquant, car Françoise me guettait).

Vous allez penser : « Voilà bien une critique littéraire digne d'une native du Lion ; au lieu de nous parler du livre, elle ne nous parle que d'elle ! » Ben, c'est pas tout à fait ça. C'est que justement je n'ai pas envie de donner dans la critique littéraire. Je veux simplement vous dire que j'aime ce livre et que toutes les copines que je connais et qui l'ont lu, l'ont aimé aussi.

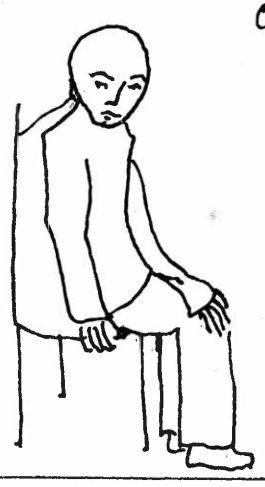
De quoi parle-t-il ? De Lisa, de Liu, de Gro, de moi, de nous les femmes qui essayons de nous aimer hors de l'establishment hétérosexuel. C'est du quotidien, notre pain de tous les jours, tantôt frais, tantôt rassi, tantôt franchement immangeable. Ce n'est pas du tout du triomphalisme lesbien, ce n'est pas non plus la merde dans laquelle on voudrait bien nous enfermer, c'est réel.

Un paragraphe encore pour vous prévenir que la couverture du bouquin est dégueu et que le baratin qui se trouve au dos est encore plus dégueu. Tout cela a été fait sans le consentement de Lisa, Liu et Gro, avec comme évidente motivation de la part de l'éditeur de faire vendre le livre, en clignant de l'œil vers les voyeurs et pornographes de tous acabites (qui en l'occurence seront bien frustrés). N'empêche, cela explique que si vous ne trouvez pas le livre au rayon « féminisme » des librairies, jetez un coup d'œil du côté du rayon « porno ». Mais surtout, que cela ne vous déroute pas, il y a 173 pages qui vous attendent, elles auraient pu être 500 ou 1 000 sans que je m'en lasse.

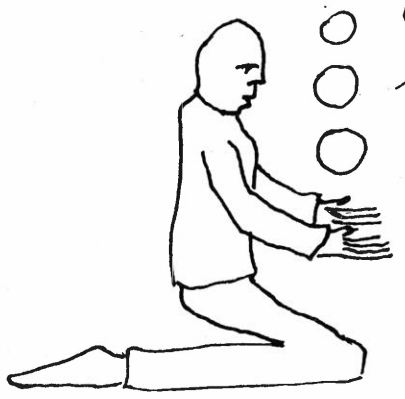
J'aurais pu m'élever contre le racisme



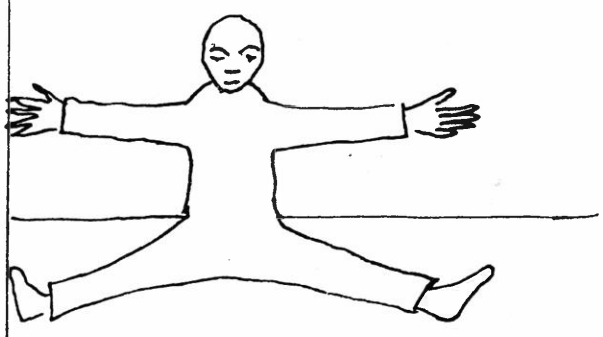
J'aurais pu crier contre le capitalisme



J'aurais pu m'enthousiasmer contre le sexisme

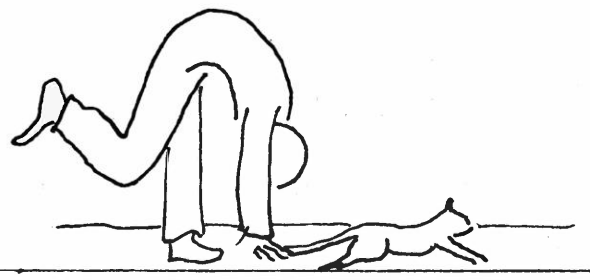


J'aurais pu hurler pour ceux qui crevent de faim

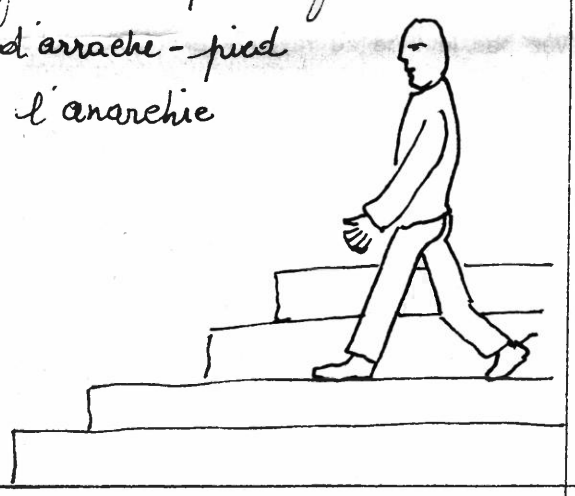


J'aurais pu m'époumoner contre la famille

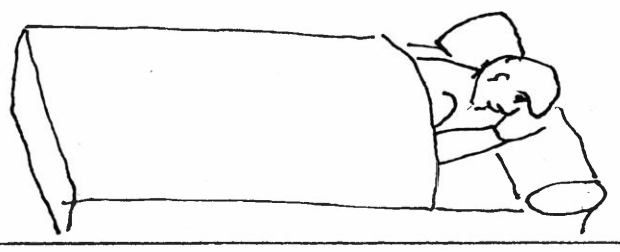
J'aurais pu me moquer des hétéro de tous poils



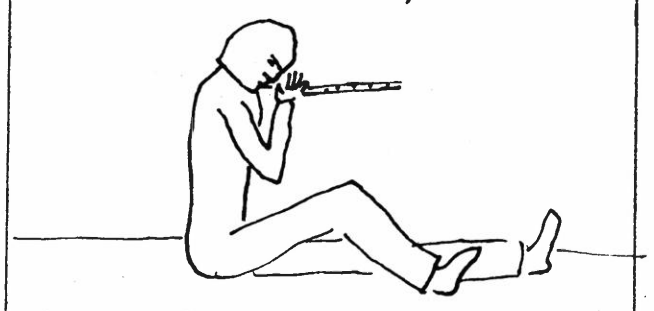
J'aurais pu défendre à l'arraché-pied l'anarchie



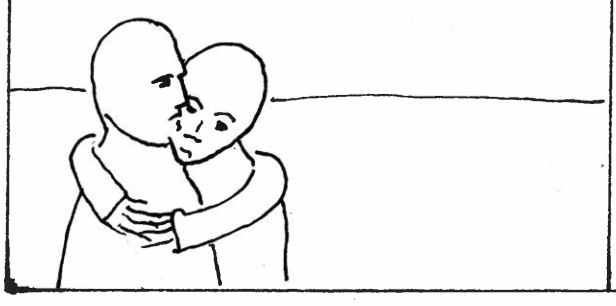
J'aurais pu rappeller à tous : « Ecologie et bon usage de la terre »



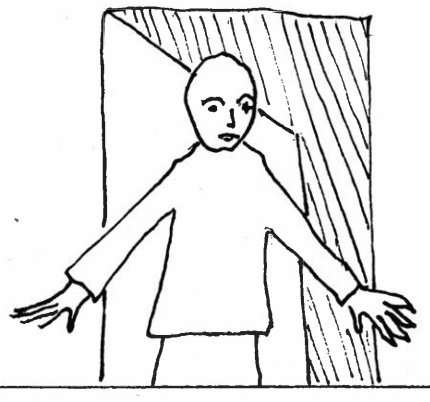
J'aurais pu hurler contre cette culture pourrie



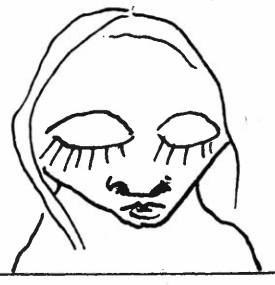
Qui remplit jusqu'à mes plus violentes émotions



Aujourd'hui, je ne vois qu'une chose.



Je suis en plein dedans.



– DIS, MAMAN, C'EST VRAI QUE JE SUIS UNE FEMME?

– TAIS-TOI ET REGARDE.

Comme dit la copine venue d'Occitanie (article : *Pourquoi on fait un journal ?*), je suis une urbaine culturée, et j'ai le privilège de plonger avec délices dans toutes sortes de salles obscures : ce qui ne veut pas dire que je m'en tienne au Quartier Latin,. où les films m'ennuient de plus en plus. Car la révolution en 35 mm (et même en 16 mm) fait singulièrement peu cas de nous. Voir *Tabarnac*, par exemple, pour deviner en voyant un drap tendu en travers de l'écran que les personnes qui sont en train de le plier sont des femmes, à la longue c'est lassant.

Donc, moi, je vais vous dire, mon vice, c'est d'aller voir les policiers américains bien faits où les femmes ont des rôles tellement prévisibles, quand elles en ont, que cela équivaut à pas de rôle du tout. Les trucs genre *Les Flambeurs, L'Arnaque* ou *Le Privé,* pas de problème : je me ballade en petite culotte courte ou sans culotte, trois petits tours, jambes en l'air et je m'en vais. Car j'ai la faiblesse, depuis le mouvement des femmes, de m'identifier à nouveau aux femmes mes sœurs. Dans le temps, je me prenais pour Henri Vidal et j'avais même appris à lever le sourcil comme lui en faisant tous les matins des exercices faciaux devant mon miroir. Miroir, mon beau miroir, dis-moi que quand je saurai lever le sourcil comme Henri Vidal toutes les belles dames tomberont dans mon lit. Mais le temps a passé, et les dames sont devenues des sœurs qui n'étaient jamais aussi farouches ni étranges qu'on avait bien voulu me le faire croire, et voilà, maintenant je me prends pour elles...

Ces derniers temps, toutefois, j'ai été gravement perturbée par l'apparition des films-catastrophes qui font trembler les sièges, ou, pour être plus exacte, l'estomac bien rempli des occidentaux. Perturbée pourquoi ? Parce que je ne donne pas cher de ma peau quand la catastrophe devient imminente : que des bombes menacent d'exploser dans *Terreur sur le Britannic*, que la terre tremble dans... *Tremblement de terre*, que le feu gagne la *Tour Infernale*, et me voici renvoyée au rôle que la société a toujours voulu me faire jouer : celui d'une enfant de 7 à 77 ans, irresponsable.

Disons d'abord, et pour ne plus en parler, que tous ces films se passent entre gens du meilleur monde, tellement que j'ai eu du mal à me prendre pour Faye Dunaway en robe de soirée, moi qui n'ai jamais pu rentrer dans celles qu'on m'avait préparées, et envisager de baiser au 89ème étage d'un gratte-ciel avec l'homme de ma vie dans des draps oranges, ceci dans la *Tour Infernale*. Enfin, enfin, j'ai essayé.

Ce petit obstacle de classe surmonté — l'imagination au pouvoir — je me retrouve à bord du *Britannic*, où j'ai le choix entre quelques vies de femmes toutes édifiantes. Dans l'une je suis blonde et belle et je rêve de séduire le capitaine moustachu du bateau. Dans l'autre j'ai deux enfants et l'air d'avoir des problèmes, il faut dire qu'il y a de quoi puisque je suis la femme du flic en chef de Scotland Yard — ou équivalent, j'ignore les subtilités de la police anglaise, mais je crains qu'elle soit aussi peu subtile que la nôtre ! La croisière s'annonce belle, le capitaine est séduit, mes enfants courent dans tous les recoins du bateau et me laissent enfin la paix quand voilà - t - y pas qu'une énorme machination est en train de se tramer dans le monde des hommes : coups de téléphone, chantage à la bombe, les ministres entrent dans la danse, on envoie des hommes sur le bateau pour désamorcer les bombes, bref, la folie à bord. La folie ? Pas du tout, moi, je ne me rends compte de rien, sinon que mon beau capitaine commence à se pencher sur des cartes plutôt que sur moi et que mes enfants racontent des histoires bizarres auxquelles je ne prête pas attention. Heureusement qu' on m' a laissé une autre peau, celle de spectatrice, pour les voir s'agiter, les hommes, serrer les mâchoires, mettre en branle leurs moyens et leur ingéniosité, leur générosité et leurs angoisses, jouer avec la mort, s'aimer les uns et les autres et se le dire sur tous les tons, bref, pendant que les choses ont lieu ailleurs, je me rabats sur le boute-en-train (qui naturellement ne peut qu'être obèse et angoissé : ici, c'est la spectatrice obèse qui parle) pas beau, mais bien gentil, et qui a l'air d'un bon toutou tout content qu'une si belle femme se frotte contre lui.

Là j'avoue que je me suis embrouillée, je ne savais plus s'il fallait que je me prenne pour le boute-en-train ou pour elle, il y a eu un moment de flottement mais on est vite revenues aux choses sérieuses, c'est à dire aux hommes, aux vrais, qui naturellement sautent un peu par-ci par-là, se donnent rendez-vous dans l'autre monde, sauvent le bateau etc.

Entre - temps, nous nous sommes rencontrées, ma sœur et moi, désœuvrées sur un bateau en folie, et nous avons échangé des propos anodins sur nos vies respectives, la mer est houleuse et mon dieu que nos hommes ont l'air bizarre en ce moment !

A part ça, si l'on veut oublier que l'on est une femme, on peut se poser quelques belles questions sur la vie et la mort si ça nous intéresse : le film serait plutôt meilleur que d'autres de ce côté-là de la réalité...

Dans *Tremblement de terre* et *La Tour Infernale*, les choses sont plus simples encore : quand la catastrophe m'arrache à ma petite vie paisible où je me contentais de rater un suicide, de me faire embringuer par mon frère dans une histoire de cascade à moto parce qu'« un numéro comme ça ne peut se faire sans une jolie fille, toute ma carrière en dépend », de dire sans sourciller à l'homme avec qui je viens de coucher : « quand nous avons fait l'amour... quand TU m'as fait l'amour... », d'essayer de lui expliquer que d'accord je l'aime « mais ce poste de rédactrice en chef (!), je l'attends depuis cinq ans... et je sais que c'est impossible mais je veux les deux à la fois, le poste et mon bonheur avec toi... » (eh eh, une petite révoltée, celle-là !!!), de rejoindre mon patron dans son bureau parce qu'il a une lettre qui doit partir ce soir et de sauter dans ses bras dès que la porte est fermée, bref, quand la catastrophe m'arrache à ma petite vie paisible et confortable, je n'ai plus qu'une chose à faire : obéir.

Et prier pour qu'il ait assez de muscle, LUI, de cerveau et sans doute de couilles pour nous sauver toutes.

Car, mes sœurs, je sais peut-être descendre dans le torrent à sec pour récupérer mon fils évanoui, mais suis-je bête, je ne sais pas en ressortir et je suis obligée d'appeler à l'aide. Car je pense peut-être à aller chercher ma voisine sourde-muette enfermée dans son appartement en flammes, mais suis-je ridicule, je ne sais pas enfoncer cette porte... Et, suis-je con, je provoque catastrophe sur catastrophe — j'y perds d'ailleurs une bonne partie de mes vies —, et comme s'il n'y en avait pas assez comme ça, ce pauvre homme passe le reste du film à me porter secours et à m'ordonner de fuir, de descendre, de monter, de l'attendre, de partir.

Et à me confier aux enfants mâles qui passent là quand il doit s'absenter. (Je ne vous mens pas : dans la Tour Infernale, Paul Newman confie à un enfant de dix ans, sa sœur qui en a sept et une femme d'âge mûr, apparemment pas impotente puisqu'elle a déjà pas mal escaladé : « Tu es responsable d'elles, maintenant. ») Tu seras un homme, mon fils.

Fin du catalogue. Ces films sont peut-être caricaturaux mais ils symbolisent très clairement quelques petites vérités qui restent bonnes à dire.

1. Apparemment, les hommes blancs et nantis de ce monde commencent à s'ennuyer, et puisqu'ils n'ont plus de guerre à se mettre sous la main (les guerres sont faites par des militaires, en ce moment, ah le monde n'est plus ce qu'il était !), ils s'inventent des guerres civiles de temps de paix pour se prouver qu'ils sont encore grands et forts, même dans un fauteuil de cinéma...

2. Dans l'état de sous-développement technique et de dépendance matérielle où nous nous trouvons, mes sœurs, il ne faut pas croire que l'on s'en tirerait mieux que nos images si cela devenait nécessaire. Que chacune d'entre nous essaye de se rappeler la tête qu'elle a fait la dernière fois que les plombs de tout l'appartement ont sauté, ou que la voiture a expiré dans un soubresaut, etc... etc...

La seule chose que je ne comprenne pas, c'est pourquoi les hommes qui s'aiment tant entre eux s'obstinent à soulager leur crampe avec celles qui semblent n'être, tout au long de leur vie, que des fardeaux.

Et pour terminer sur une note gaie : FARDEAUX DE TOUS LES PAYS, MES SŒURS, UNISSONS-NOUS : NOUS N'AVONS A PERDRE QUE NOTRE IMPUISSANCE.

(J'en connais qui vont encore me traîter de féministe bottée et casquée !)

C'était : LA SPECTATRICE PERVERSE A ENCORE FRAPPE.

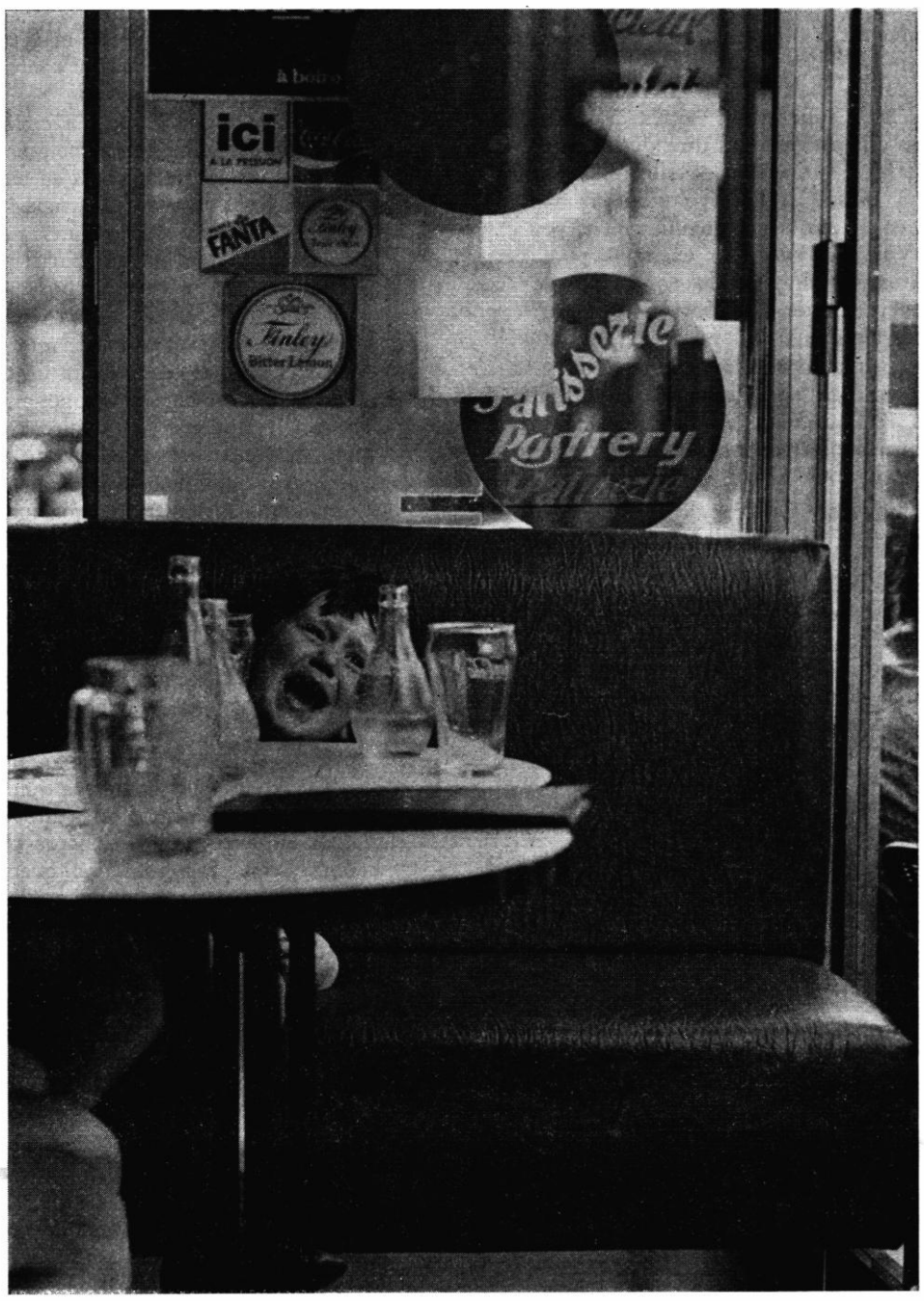
les alices et les sophies

ce que j'ai toujours aimé dans le mouvement des femmes, c'est que nous n'étions pas des femmes, mais des petites filles, et quel que fût notre âge. nous y découvrions ensemble que les belles assurances du monde ne sont que des angoisses cachées, que les hommes se comportent comme des petits garçons gâtés et les femmes comme des petites filles. mais il y avait deux façons d'être des petites filles, deux sortes de petites filles. les unes, les sophies, révoltées ou non, agissaient en fonction de la loi. nées d'une loi, moulées par elle, elles désobéissaient parfois mais ne cessaient de la savoir présente.
elles avaient bien des malheurs, les sophies...
les autres, les alices, vivaient au pays des merveilles, au pays de leurs désirs, rebroussaient chemin dans leur vie et ne vieillissaient pas — ou plutôt, ne grandissaient pas, sinon pour rapetisser aussitôt, afin de passer au mieux à travers les mailles du filet de la loi.
car la loi, elle, était toujours là. mais les alices, elles, étaient ailleurs.
et nous, au mouvement des femmes, nous étions à la fois alices et sophies, à tour de rôle, ensemble ou séparément, au hasard de nos vies.
et parfois, certaines alices donnaient la main aux sophies pour passer les frontières du rêve, et certaines sophies attiraient les alices dans leur désobéissance.

et pendant ce temps-là les mailles du filet semblaient se resserrer.
ce fut ainsi que des alices disparurent à force de rapetisser, et que des sophies se firent rattraper par la loi qui avait de grandes jambes ou attributs équivalents.
et nous nous sommes toujours là, au mouvement des femmes, à nous regarder surnager, ensemble ou séparément, au hasard de nos vies.
nous n'avons pas appris grand'chose, sinon que nulle n'est experte que d'elle-même, et que le regard de nos sœurs ne change pas nos plaies en sources pures.
parfois, lorsque je suis très écorchée, je pense à la petite fille de trois ans qu'il y avait sur une photographie que je regardais un jour. elle fixait le photographe d'un regard entièrement confiant, entièrement donné. et je sais que la seule chose qu'on m'ait jamais apprise au monde, depuis le jour de la photographie, c'est la méfiance.
alors je me méfie. de vous. de moi. d'un coin d'ombre. d'une porte qui claque. de tout le monde et de personne. et de moi.

mais il faut dire aussi que parfois, il y a amplement de quoi se méfier. par exemple, comment ont-ils fait, ceux auxquels nous ne croyons pas, pour nous faire croire en leur crise ?
ils nous ont privées de travail.
nous, quand nous étions petites filles, pour nous punir, on nous privait plutôt de récréations.
mais nous avons grandi. méfiance. il faut vivre. et survivre. méfiance.
alors ils nous laissent les récréations mais elles sont bien tristes.
pendant ce temps alice et sophie se sont étendues sur un lit.
ils éduquent, ils éduquent. sexuellement ou pas, il en restera toujours quelque chose.
dans un coin de nos vies, certaines sophies fabriquent des petites filles.
les alices ont grandi dans la chambre des rêves.
méfiance. réalité.

ce que j'ai toujours aimé dans le mouvement des femmes, c'est que je vous aimais, avec ou sans angoisse.
mais vos angoisses, vous les gardez pour vous, objets honteux de votre réalité, comme si quelqu'un vous avait dit : « comment, vous n'êtes pas encore sorties de tout cela ? vous avez encore peur des hommes, des lois, des bombes, des tortures, des maladies, de la mort, d'être seules — ou ensemble, au hasard de vos vies ? »
mais qui, en vous, tient ce discours, puisque ce n'est pas moi ? ou si je le tiens, pourquoi ne le dites-vous pas ?



ANNONCES ALARMANTES A DECODER

Journal cherche féministes étrangères, si possible martyres, en vue de promotion pétition/édition, manuscrit achevé même posthume.
S'adresser à : .....

Journale cherche cas sociales (autres que divorcées, avortées, prostituées) en vue protection, objectivation, et / ou fonction excipient plate-forme politique.
S'adresser à : .....

Journal cherche cas sociales (autres et émigrées pour faire (travail de) masse, et / ou épouses chefs révolutionnaires Tiers-monde (anarchistes s'abstenir) en vue construction du mouvement des femmes.
S'adresser à : .....

Divers gouvernements cherchent otages. Bne. prés. éxigée. Préférence sera donnée à féeministre non-féministe ayant accompli oblig. familiales.

Malraux inquiet cherche ravaleurs n'ayant pas peur du ridicule pour conservation de « LA » Femme chef d'œuvre en péril (Le Point 17 mars). Adresse : Musée Imaginaire (si vous y rencontrez La Victoire de Samothrace, méfiez-vous de cette femme sans tête et qui bat de l'aile, elle).

LES FEMMES S'ENTETENT

Avril 1975

Adresser la correspondance à : B.P.42 75622 Paris Cedex 13

Diffusion : PARALLELES (sur commande) 47, rue St-Honoré Paris Ier. Tel. 231-62-70

GYNERIQUE :

Les femmes entêtées du numéro 1 : Annie d. — Annie t. — Catherine d. — Cathy b. — Christine f. — Dominique — Eliane a. — Evelyne r. — Florence v. — Françoise f. — Gro — Janine p. — Jocelyne c. — Josette d. — Josy t. — Laure d. — Liliane k. — Liu Louison v. — Marie-Jo b. Monique bo. — Monique bu. — Nadia r. — Renata.

4,50 F., c'est peut-être un peu cher, mais ça nous aide à faire les premiers numéros tout en restant indépendantes. On essaiera de faire mieux dès que les ventes d'un numéro pourront financer le suivant.

ni plus

ni moins

—QUAND ne s'en voudront plus
Les yeux bleus
les yeux bruns
Les cheveux blonds
les cheveux noirs
Peaux blanches
et peaux brunes
rougesjaunesnoires

—QUE ton sexe d'homme
ne sera pas « plus »
et mon sexe de femme
pas « MOINS »

—ni L'UN, ni L'AUTRE
sans « PLUS », sans « MOINS »
chaque DIFFERENCE alors sera
CELLE DES GRAINS DE BEAUTE

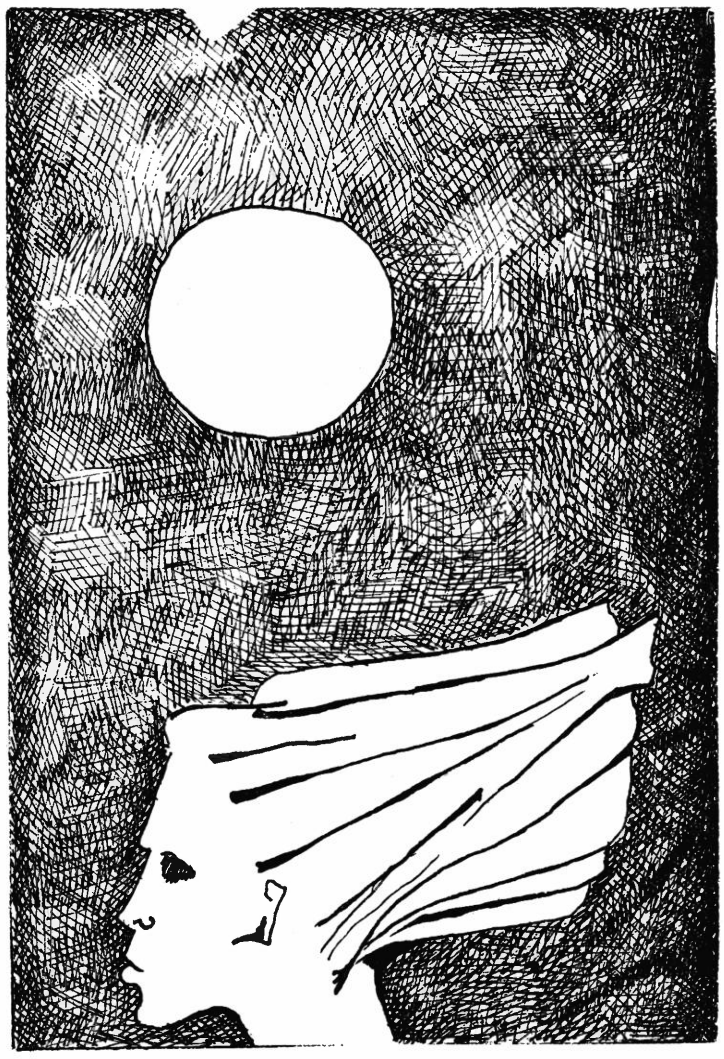
altérité

Quelle est « LA » DIFFERENCE entre :
« LA » Femme de l'ONU
Chirac
ci-Giroud
PC s'est jeté à l'O
et « LE » Féminin de « L'AUTRE » Femme?

égalité

A BAS : « LA » Femme
« L'AUTRE » Femme
« LA » Différence
« L'AUTRE Différence
VIVE : LES femmes
LES AUTRES femmes
LES différences
LES AUTRES différences

Nous voulons bien DES mères
pas de « LA » Mère
ni « LA » Mère du Patriarcat
ni « LA » Mère du Matriarcat
LAISSONS LES MORTES ENTERRER
LES MORTES !



A BAS : « L'EGALITE » avec des exploiteurs oppresseurs
par la PROMOTION millésimée
(à l'ANNEE) d'EXPLOITEUSES
OPPRESSEUSES
(femmes MALABARS - mâlebarrées)
VIVE : LES différences EGALITAIRES
c'est à dire non-fondées sur l'exploitation
l'oppression
rôles
spécialisations
hiérarchies...

poème

Témoin le pin tranquille
La mer reconnaît son corps
Elle bouge au soleil blanc
Elle joue au ciel bleu délavé
Elle rêve à l'écume fuyante
Elle reconnaît l'espace clair
Elle se meut.

une fille-femme

rêve

Je marche dans une rue qui longe un parc. Je tiens par la branche un petit sapin, il marche à mes côtés. J'aime beaucoup ce petit sapin je me sens envahie à son égard d'un sentiment... maternel. Pourtant je lui dis que je vais le conduire dans ce parc où il va vivre à partir de maintenant. Il me dit qu'il ne veut pas me quitter. Je me sens coupable mais j'insiste en lui faisant la morale « Il le faut, tu es un sapin, tu ne peux pas vivre comme un être humain » — « Tu vas voir comme tu seras bien, tu seras avec des arbres comme toi ».

Je sais que je mens, mais je ne sais pas pourquoi il faut que je me débarrasse de ce petit sapin. Il est triste, il pleure. Je continue à avoir un discours qui se veut séduisant, pour convaincre le petit sapin d'aller dans le parc. Je lui dis qu'il ne peut pas se nourrir comme nous, il a des racines, il faut qu'il puise sa nourriture dans le sol et pour cela il faut le planter. Nous entrons dans le parc. Je lui vante la beauté du paysage, l'air pur, la terre noire et riche, ses camarades sapins qui l'attendent. Il pleure toujours, il ne veut pas me quitter. Un trou est creusé dans le sol. Je l'attire vers le trou, je lui conseille d'essayer de rentrer ses racines pour voir s'il aime être planté. Mais il résiste. Je le saisis de force, le mets dans le trou et je jette rapidement de la terre sur ses racines.

Je me sauve, triste, honteuse, coupable.

à l'école des hommes

« La question féminine est à la mode » (Louisette Blanquart : *Femmes l'âge politique* — Editions Sociales — 1974) (Introduction : p.7)

Le Parti Communiste se met au goût de l'année de la femme : la semaine de la pensée marxiste a été consacrée à « la » femme, les édition sociales publient moult livres sur les femmes.

En effet *« les femmes sont mûres pour la politique »* (p. 69, 70 etc. c'est un des refrains du bouquin) il est temps d'en récolter les fruits pour que le P.C. les capitalise.

Ce n'est qu'un des aspects de la récupération (Récupération ! A approfondir. On va s'y mettre.) de la lutte des femmes qui va bon train d'un bout à l'autre de l'éventail politique (de Giroud à Arlette Laguiller).

Quelle libération le P.C. nous propose-t-il ?

D'ETRE LES EGALES DES HOMMES, DANS LE CADRE DE LA FAMILLE, EN ADHERANT AU PC.

La politique du PC concernant les femmes peut se résumer à cette phrase fondée sur la notion d'égalité entre les hommes et les femmes : LES FEMMES NE SONT PAS DES HOMMES, MAIS IL FAUT QU'ELLES LE DEVIENNENT TOUT EN RESTANT DES FEMMES.

« Si être féministe, c'est être partisan (sic) de l'égalité des hommes et des femmes dans tous les domaines... le sont évidemment les communistes, puisque cette égalité a toujours été pour eux de principe » (p.9)

Louisette ne se pose pas la question de l'identité des femmes, pour elle, elle est toute résolue : il faut adopter les valeurs des hommes (les seules spécificités qu'elle nous laisse sont la beauté et la douceur).

Pour nous, être féministe cela ne passe pas par l'égalité avec les hommes, mais par la recherche de notre identité de femmes, par la prise de conscience et la manifestation de notre force autonome de femmes en lutte — y compris dans la lutte des classes.

Voyons comment s'articule le « principe » d'égalité avec les trois recettes que Louisette nous propose pour y parvenir.

Première recette — Les femmes doivent faire de la politique.

En effet, selon Louisette :

« Les femmes ont obtenu l'égalité des droits, il faut maintenant qu'elles les exercent », c'est à dire *« passer de l'âge des droits à l'âge politique »* autrement dit, qu'elles participent au pouvoir politique. Ce qui les amène à l'égalité tout court :

« Comment ne pas voir qu'en jouant ce rôle décisif dans leurs cellules, ces cheminotes, ces mères de famille, n'ont pas en même temps conquis l'égalité politique (et l'égalité tout court qui en découle très vite) plus qu'en manifestant avec le M.L.F. ? » (p. 158)

Mais tout en étant militantes et par là même « égales aux hommes » nous n'en restons pas moins désirables et utiles, donc confinées dans nos rôles traditionnels de femmes séductrices et ménagères :

« Contentons nous d'évoquer Nguyen Thi Binh... qui représenta son pays en guerre avec une intelligence et une fermeté qui n'enlevait rien à sa douceur et à sa beauté »

Ou encore :

« Ce sont elles qui souvent organisent la solidarité de ces célèbres « soupes communistes » qui permettaient aux grévistes de tenir... elles achètent les vivres, font la cuisine» (p.46)

Au PC selon Louisette, l'égalité est réalisée. Or, non seulement les femmes ne participent pas pleinement au pouvoir politique, mais de plus cette situation est renforcée par le Parti qui aménage le temps de militantisme des femmes en fonction de leurs tâches domestiques :

«Elles ont moins de temps libre que les hommes. Et même si le Parti en tient compte et ne demande pas la même quantité de tâches aux permanentes qui ont de jeunes enfants, la difficile conciliation entre vie professionnelle et obligations familiales existe aussi pour elles et freine parfois leur progression vers des responsabilités plus élevées.» (p.116)

(Question : Le P.C. aménage-t-il le temps de militantisme des jeunes pères de famille ?)

Mais le P.C. tente de remédier à cet état de choses par :

Deuxième recette - Une solution : la consommation.

Quand on aborde le travail domestique, plus question d'égalité (il ne faudrait surtout pas courir le risque de voir les hommes devenir des femmes...). Pour Louisette, les hommes pourraient participer « davantage » (excusez-la du peu) aux tâches ménagères, mais la vraie solution à ce problème c'est l'augmentation des salaires qui permettrait :

«d'acheter une machine à faire la vaisselle, d'utiliser les plats cuisinés, les blanchisseries, d'aller en famille au restaurant, au spectacle, en vacances...» (p.159)

Cette solution épargne les hommes et permet au P.C. qui est plutôt directif d'habitude de faire preuve de son libéralisme et de modérer ses attaques contre le patriarcat :

«Est-ce à un parti politique de régir la vie privée des couples et des familles ?»

Quand des millions de femmes sont reléguées à la cuisine et au décrassage peut-on réduire cela à une question de « vie privée » ou est-ce un problème politique ?

De toutes façons, au cas où la société de consommation serait insuffisante pour remplacer les femmes par des machines, il resterait toujours que :

« Les travailleuses familiales à domicile (ce nouveau métier interessant, mal connu, actuellement privé de crédits publics), sont une solution d'avenir combinée avec les équipements collectifs » (p. 175)

Il ne manquerait plus alors à l'égalité que :

Troisième recette — L'intériorisation des valeurs masculines.

En effet, il nous reste à prouver que tout en restant des femmes, nous sommes aussi des hommes. Et pour cela la meilleure preuve que nous puissions donner de notre bonne volonté, c'est d'intégrer les valeurs compétitives masculines :

« Pour l'accès à n'importe quel niveau supérieur de connaissance, de compétence, il faut un terrain, une masse où puisse s'exercer la compétition, s'effectuer la sélection... la question de l'accès des femmes aux responsabilités publiques se pose aussi en ces termes. » (p. 166)

D'ailleurs nous avons tout à apprendre des hommes :

« Nous apprenons d'eux à mieux lutter y compris pour notre propre émancipation car ils ont de l'avance sur nous dans la pratique et l'étude révolutionnaire » (p. 183)

Ainsi donc, nous serions destinées à être les égales des hommes, en adoptant leurs valeurs, sauf qu'il faudrait continuer à les faire bander en étant douces et belles et compléter le travail des machines et des travailleuses familiales à domicile. Le parcours de la combattante *« féministe »* à l'intérieur du PC que nous propose Louisette, ne permet même pas l'égalité qu'elle souhaite.

En fait, ce que Louisette reproche aux hommes, c'est de ne pas considérer les femmes comme des hommes. Quant à nous, nous refusons de considérer l'homme comme un modèle, comme une valeur suprême. Notre identité de femme se trouve dans un ailleurs que nous cherchons mais qui n'est certainement pas du côté des hommes, ni de la famille.

LE PC PROTECTEUR DE LA FAMILLE

Alors que Louisette a été plutôt loquace sur l'égalité (la panacée !), elle nous laisse sur notre faim à propos de la famille. Elle en parle peu et lorsqu'elle brise le silence c'est pour défendre le statu-quo bourgeois et patriarcal.

Elle nous ferait pleurer :

« Le capitalisme naissant a broyé la famille ouvrière. Mais la famille ouvrière a résisté »

Louisette cite un exemple qu'elle critique :

« Un camarade disait un jour à sa femme : « le Parti préconise la défense de la famille. Donc tu n'as pas besoin d'aller aux réunions. Ton devoir de communiste, c'est de bien me soigner, que je milite moi, c'est suffisant » (p. 108)

Comment ne voit-elle pas que la réflexion de ce camarade a une logique interne indiscutable.

Il est bien évident que le PC défend la famille et donc ne remet pas vraiment en cause le système capitaliste dont la famille est une des soupapes de sécurité.

Comment le PC peut-il s'attaquer à la propriété privée (mais s'y attaque-t-il ?) sans attaquer l'appropriation des femmes et des enfants par les hommes dans le mariage ?

Comment le PC peut-il s'attaquer au capitalisme sans dénoncer un de ses supports : le travail gratuit des femmes ?

Le PC dénonce l'exploitation d'une classe par l'autre et considère comme secondaire le pouvoir exercé par les hommes (qui ne sont pas tous PDG) sur les femmes.

Pour Louisette le matriarcat, c'est sexe contre sexe (Pas de pornographie ici !) (p. 179) et le patriarcat c'est classe contre classe (cf. tout au long du bouquin). Nous demandons : la lutte des sexes ne se justifie-t-elle donc que lorsque ce sont les hommes qui sont opprimés par les femmes ?

Si le PC est aussi respectueux de la famille c'est peut être bien parce qu'il risquerait sinon de voir fuir l'électorat...

LA GAUCHE A BESOIN DES FEMMES, OU : LA RECUPERATION A L'ŒUVRE

« La gauche a besoin des femmes pour prendre le pouvoir » (p. 148)

Donc, il faut séduire les femmes, ce qui :

« Conduit le PC par principe et par nécessité à leur donner des responsabilités de plus en plus importantes »

L'offre Publique d'Achat est franche et claire : on essaie d'attirer les voix des femmes mais on ne supporte pas qu'elles élèvent la voix pour exprimer leurs luttes autonomes de femmes.

« Faire de la politique » c'est adhérer au PC ou au moins voter pour lui.

Les luttes de femmes, Louisette les schématise et les déforme : les féministes ne sont que des bourgeoises, elles sont contre la lutte des classes, elles luttent uniquement sur le plan des mœurs et des mentalités (ce qui n'est pas politique pour elle).

« Les féministes bourgeoises... ne voient que les inégalités entre femmes et hommes et tentent d'entraîner les ouvrières dans des luttes séparées et même contre leurs compagnons »

Il semble que dans son livre, Louisette tient un discours de militante du PC, fait pour plaire aux hommes, mais ne s'exprime pas en tant que femme.

« Les hommes, nos hommes sont déjà des hommes différents dans la conscience qu'ils ont de l'avenir. Ils le deviennent dans la vie sociale et dans la vie familiale pour peu que nous partagions de toutes nos forces LEUR (est-ce un lapsus ?) combat politique.» (p.183)

Alors que tout au long de son livre, elle a essayé de nous convaincre que la lutte Politique (avec un grand P comme il se doit) se confond avec la lutte des femmes, elle révèle, dans la dernière page du livre à l'avant-dernière ligne, les termes réels du contrat.

NOTRE lutte NOUS la menons contre toutes les formes de pouvoir et d'exploitation :

Celle du patriarcat sur les femmes

Celle du capitalisme sur les prolétaires

Celle de la bureaucratie sur le peuple.

A QUOI REVENT LES FILLES QUI PENSENT TROP AU P.C. ...

Françoise et moi, nous marchons dans la rue. Elle me dit qu'il faut qu'elle parte rendre visite à des cousins. Je lui propose de l'accompagner pour leur dire bonjour et ensuite je partirai.

Nous arrivons chez ses cousins qui habitent un HLM. Ses cousins sont Georges Marchais et sa femme. Madame Marchais explique que depuis que son mari est dans la formation permanente son salaire a doublé. Il gagne un million (ancien) par mois.

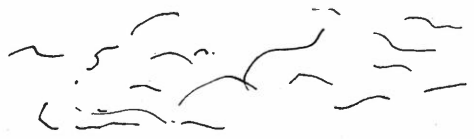
Nous nous retrouvons dans la rue Françoise et moi. Je lui dis que je suis ennuyée car j'ai oublié de dire au revoir à son cousin. J'ai aussi oublié son prénom. Françoise me reproche de ne jamais me souvenir du prénom des hommes. Alors je cherche et je me souviens qu'il s'appelle René (René c'est le nom du père de Françoise). Je lui dis que je remonte dire en vitesse au revoir à son cousin René Marchais.

Je monte un escalier crasseux. Les WC sont sur le palier et je pense que les Marchais sont privilégiés car leur appartement est grand et propre et qu'ils ont les WC à l'intérieur.

J'arrive devant une porte, une femme tout en blanc frappe à la porte, elle vient prendre des nouvelles de Marchais. La porte s'ouvre en se pliant, Marchais est derrière, c'est lui qui a ouvert la porte. Celle-ci se referme à demi. Je frappe pour que l'on me laisse rentrer. Marchais qui parle à la femme en blanc n'entend pas. Je passe la main par la porte entrouverte et je touche la femme à l'épaule pour qu'elle s'aperçoive de ma présence. Elle ne sent rien. Alors je pousse la porte elle heurte Marchais, je rentre, il me regarde d'un air furieux, puis il se force à me sourire. Je m'aperçois alors qu'il est très petit, beaucoup plus vieux qu'en réalité, il se tient difficilement debout, je pense qu'il est paralysé. Derrière lui il y a un fauteuil roulant. Je me dis que le PC aurait pu choisir un secrétaire général plus représentatif et tout compte fait Thorez était plus beau. Dans ma tête Thorez ressemble à Orson Welles.

Nous nous retrouvons sur le palier qui est très grand, mais sale et sombre. Une grande table est dressée avec de nombreux couverts. Je me dis que les Marchais ne se contentent pas de leur appartement mais qu'en plus il faut qu'ils empiètent sur les lieux communautaires.

Nous sommes assis autour de la table. Il y a la femme en blanc, deux hommes très bruns (qui sont venus prendre des nouvelles de la santé de Marchais) ; Liliane Marchais, Marchais, Françoise, moi et des enfants. Sur la table trône un énorme faitout. Je pressens que la nourriture n'est pas bonne. Je dis à Madame Marchais que Simone de Beauvoir est sa voisine, elle habite le même HLM. Je demande à Liliane s'ils reçoivent Simone. Alors Liliane Marchais part dans une grande diatribe contre Simone de Beauvoir, disant que tout ce qu'elle a écrit pue le christianisme. Je lui réponds que c'est faux car Simone de Beauvoir bouffe du curé à longueur de jour. Elle ajoute que Simone n'a fait que démontrer des évidences sur les femmes. Ce à quoi je réponds que ces évidences personne ne les voyait avant que *Le Deuxième Sexe* ne soit publié. J'ajoute pour la calmer que peut-être l'analyse économique dans *Le Deuxième Sexe* n'est pas aussi importante que celle du *Capital* de Karl Marx. Elle répète obsessionnellement « C'est chrétien tout ça, c'est chrétien ! ». Je me sens très en colère. Elle commence ensuite à nous servir avec une louche les haricots blancs qui sont dans le faitout. Il n'y a pas de viande, mais j'aime bien les haricots blancs. Elle sert Marchais, puis Françoise. Lorsqu'elle arrive à mon assiette, les haricots blancs se transforment en haricots verts (que je n'aime pas) plein de flotte, dégoutants (ils ressemblent à ceux que Françoise rapporte de chez sa mère le dimanche). Je fais signe que j'en veux très peu, mais elle m'en met tout un tas dans l'assiette. Je suis furieuse, tout à coup il se met à pleuvoir très fort, mon assiette se remplit de flotte tout le monde se lève de table, c'est la confusion.



ANNONCES

Annonces gratuites réservées aux femmes, évitons les demandes de logement mieux vaut des propositions (mis à part les halls de gare, et sous les ponts)
Groupes de travail et autres faites vous connaître (par articles ou annonces)
On aimerait aussi connaitre et faire connaître les groupes de province (faites nous savoir vos changements d'adresses)

Envoyez-nous vos informations en début de mois de préférence. MERCI

Un groupe de féministes lesbiennes qui se réunit régulièrement à Paris aimerait entrer en contact avec d'autres lesbiennes.
Ecrire à Annie Opatowski, 99 rue Compans, 75019 Paris.

Cherche travaux de peinture — tel : DAU 87 - 35 — Evelyne.

GLIFE (groupe de liaison et d'information femmes enfants) 7 rue des Prouvaires 75001 PARIS tel : 231 -74 - 47. Métro Halles, Chatelet, Pont Neuf, Louvre
Dans ce lieu vous trouverez :
Des renseignements ADMINISTRATIFS, SOCIAUX, JURIDIQUES : une conseillère sociale et une conseillère juridique sont à votre disposition pour vous faire connaître vos droits et vous apprendre à les défendre.
Une CAFETERIA : ouverte de 10 h. à 23 h. (le lundi : de 13 h. à 20 h.) avec des repas rapides et des consommations.
Une SALLE DE REUNION (30 personnes)
Des ATELIERS D'ENFANTS : musique, peinture. Projections de films tous les mercredis de 14 h. à 17 h. (goûters)
ATELIERS POUR FEMMES : yoga, danse, expression corporelle.
BOUTIQUE DE JOUETS POUR ENFANTS.
LIBRAIRIE, FRIPERIE, OBJETS ARTISANAUX.

Calendrier des réunions régulières :
— Ligue du Droit des Femmes : mardi à 20 h. (coordination et renseignements sur les groupes.)
— Féministes Révolutionnaires : mercredi à 20 h.
— Groupe Latino-Américain : le 1 er lundi de chaque mois à 20 h.
— Groupe Anglo-Saxon : le 1 er et le 3 ème jeudi de chaque mois à 20 h.

Le Glife en outre édite et diffuse un bulletin d'information (numéro à 1 fr.)

— MUSIDORA : des femmes qui aiment le cinéma et parfois en font organisent des festivals de films de femmes — tel : ORN - 57 23 — le deuxième jeudi de chaque mois à 20 h.
Pièce de théatre collective écrite et jouée par des femmes « Si les femmes... »
Une partie sera représentée le vendredi 18 avril à 20 h. au GLIFE 7 rue des Prouvaires.
BIBLIOTHEQUE FEMINISTE « Marguerite Durand ». : mairie du 5 ème à Paris.

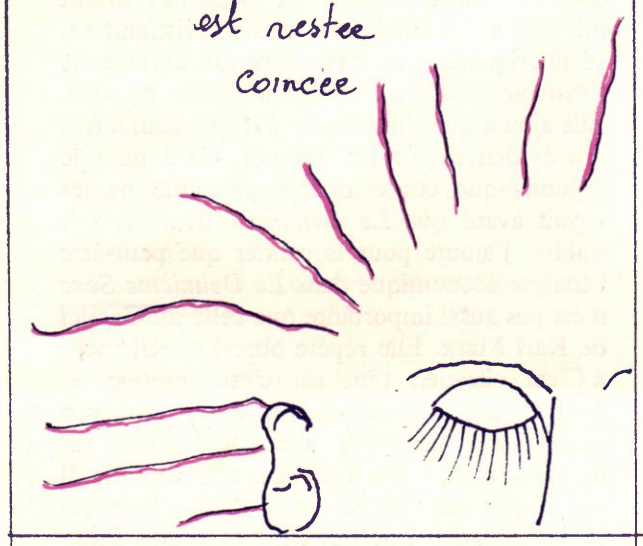
VIDEA-atelier 9 — 36 Av. Jean Moulin Paris 14 ème. Tel : 250 - 72 . 99 .
Videa s'adresse aux femmes ayant une pratique de la vidéo, ayant accès à un équipement ; nous leur proposons de créer ensemble une structure de travail et d'échange :
— Constitution d'un répertoire contacts avec les groupes vidéo de femmes en France et à l'étranger.
— Organisation d'un festival féministe.
— Constitution d'un fichier technique et d'une documentation sur l'audiovisuel.
— Groupes de travail : visionnement de bandes et analyse, discussion et réalisation de projets.

Au congrés international des Femmes à Francfort en Novembre 74, des femmes ont décidé de faire une grande FETE internationale en plein air, cet été. Elles veulent faire une fête indépendante de l'officielle année internationale de LA femme. Cette fête sera réservée aux femmes. Elles y fêteront leur propre créativité.
Elles espèrent que beaucoup de groupes du monde entier y contribueront ; par des chansons, pièces de théatre, poèmes, films, photos, peintures, musique
Un questionnaire sur le projet de cette fête est à votre disposition au Glife 7 rue des Prouvaires, 75001, Paris.
Pour contribution financière envoyer à : C.C.P « La source » 3182208
Esta Marshall 55 bis rue des St. Pères 75006 PARIS.

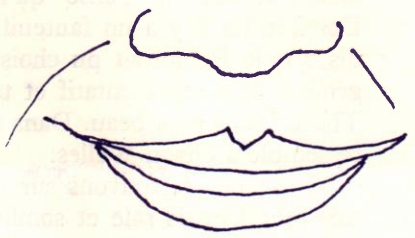
Groupe de travail sur le viol prévu dans le cadre du congrés de Francfort en vue d'un tribunal international des crimes commis contre les femmes. Pour les jours et heures de réunions téléphoner : 325 70 09.

Nous ne disposons pas des capitaux ni des lecteurs qui auraient pu amener une certaine librairie-maison d'édition à nous demander un placard publicitaire comme à nos confrères *Le POINT*, *Le Figaro*, *Emmanuelle*, etc...

La sonnerie du reveil est restee coincee

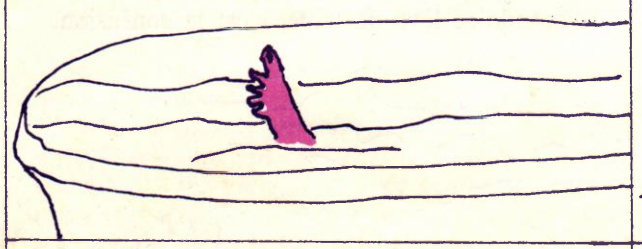


Une amie est arrivee avec des croissants chauds



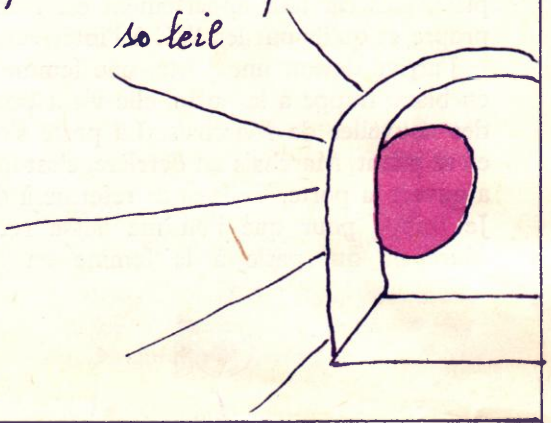
On m'a telephoné pour me proposer de jouer dans un spectacle

Je me suis endormie dans mon bain

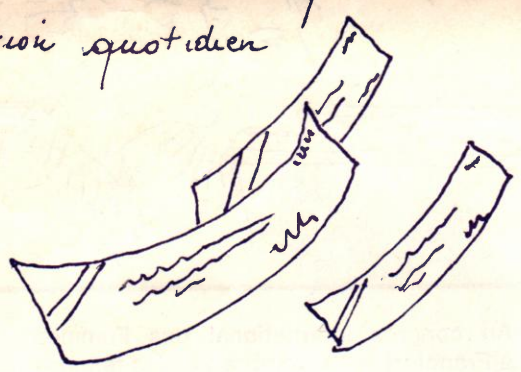


J'ai revé que je dansais au ralenti avec plaisir

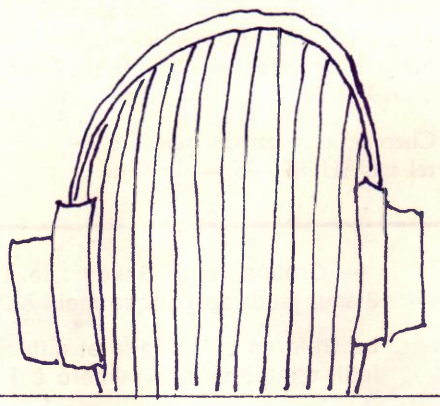
les nuages ont éclaté pour laisser paraître le soleil



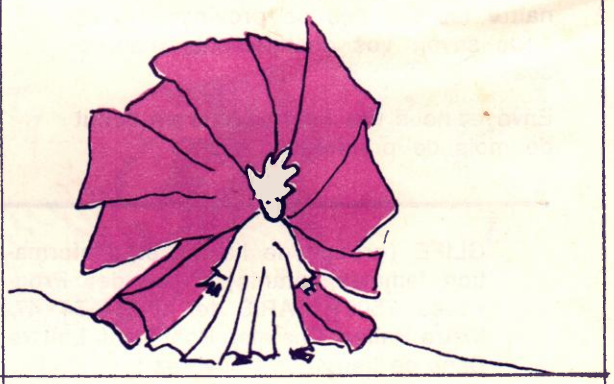
Puis d'une traite j'ai ecrit mon roman policier fictif quotidien



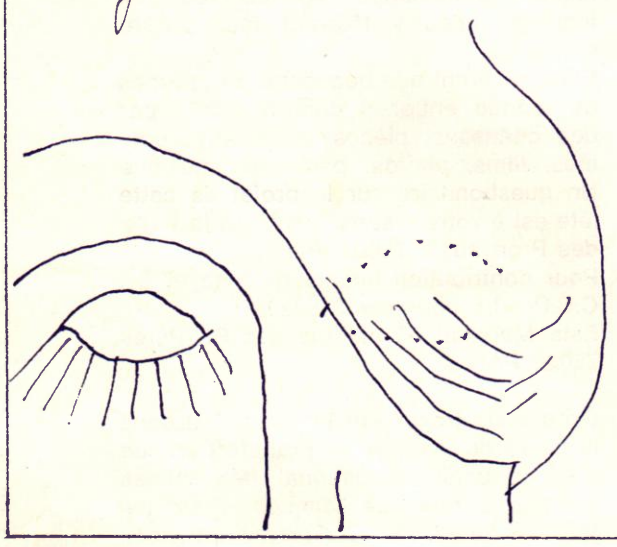
Sur l'electrophone, les cris des mouettes sur la mer



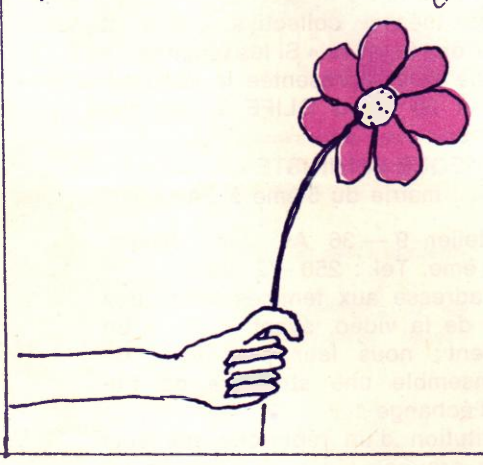
On a ouvert la fenêtre pour faire rentrer le vent



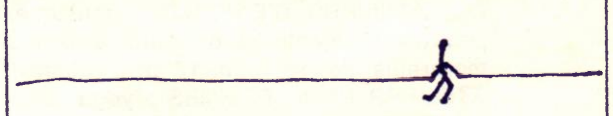
et j'ai encore revé



Que je rencontrais une personne douce et gentille



et, je l'ai retrouvee au parc, dans une balancelle.



Directrice de publication : Cathy Bernheim. DL 41703, CP en cours. IMPRIMERIE QUOTIDIENNE 94120 FONTENAY SOUS BOIS.